

Georgie de Saint-Maur

# Les échos du Métapoly

Texte intégral

Écho n°1, par Georgie de Saint-Maur :

Bonjour à toutes et à tous.

Voici le moment crucial du démarrage.

Faites vos commentaires.

Posez vos questions.

Le texte grandira avec vous.

Écho n°2, par Serge Cazenave-Sarkis :

Cher Georgie,

Donc, Crevert s'invente et pense – ou plutôt laisse dire à l'Écholapsus ce qui pourrait être logé dans le fouillis de ses pensées.

De l'Écholapsus naîtra l'accident qui apportera la matière de son histoire... ?

*Métapoly* : invention et synthèse ?

Echo n°3, par Georgie de Saint-Maur :

Bonjour, cher Serge,

Pour répondre à votre commentaire, je commencerai par vous féliciter. Bravo pour avoir pris le temps de lire la première séquence.

Bravo pour avoir émis un avis.

Félicitations à vous, à votre famille, à vos amis...

Le fait est que nous disposons d'ores et déjà de protagonistes, le Métapoly, bien sûr, mais également l'Écholapsus et Crevert.

Je vous remercie d'avoir si vite « déjoué » le petit piège et d'avoir si finement décrit le rôle de l'Écholapsus.

Il faut savoir que toute cette histoire est extrêmement compliquée et que la plupart des acteurs sont morts.

(Si vous souhaitez continuer cet entretien, veuillez reformuler un commentaire)

Écho n°4 par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

Ne me *fétichez* (oh pardon, fétichisez, euh... félicitez !) surtout pas pour mon écholapsulaire intervention !

Ne s'agit-il pas, hélas, ou tant mieux, de l'un de c(es)reverts calcinants pour ce pauvre hère champion de Métapoly à la cheville sous-œdémateuse, ce sans su(ppôt) de Satan, voyageur impénitent anti-toux et anti-rien, se promenant, alangui, d'autels en autels ? Merci de bien vouloir répondre !...

Écho n°5, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

Difficile de ne pas vous féliciter.

Votre intervention est ravissante et le voile d'acier, qui était censé recouvrir le sens du récit, vient d'être soulevé jusqu'au porte-jarretelles.

J'apprécie beaucoup (énormément), votre brève incarnation écholapsulaire, et je souscris sans trembler à votre interprétation.

Anti-toux – anti-rien. Voilà une belle part du gâteau dévorée alors même que nous n'en sommes qu'au premier épisode.

Je pense que vous...

(Si vous souhaitez continuer cet entretien, veuillez reformuler un commentaire)

Écho n°6, par Julien Bielka :

C'est quand même assez évident, on est dans une entreprise de type roussélienne<sup>1</sup> : Un sacrifice dont les mots sont les victimes. Le temple du Soleil en quelque sorte, où un mot en entraîne un autre dans sa chute, selon une logique de don / contre-don : on doit sacrifier les mots (leur sens), les faire tomber comme des dominos (selon les « lois » de l'attraction morpo-phonématique

---

<sup>1</sup> Raymond Roussel est un écrivain, dramaturge et poète français. Dans *Comment j'ai écrit certains de mes livres* il explique les mécanismes de son écriture imaginaire, en insistant notamment sur : l'homophonie, la paronymie, les métagrammes, les bouts-rimés, et l'enchâssement (mode d'écriture consistant à placer des incises dans des incises, à l'image de la règle dite *des parenthèses* en calcul algébrique).

bien connues d'un Leiris<sup>2</sup>) pour que le Soleil continue à briller (c'est-à-dire : que le récit puisse se régénérer).

Je prévois donc que Crevert se fera in fine bourrer de drogues psychédéliques avant de se faire arracher le cœur (textuellement s'entend) en haut de la pyramide (le chapitre final du feuilleton).

(Je comprendrais tout à fait que l'auteur ne commente pas ce genre de déclarations, voire que ce commentaire un peu trop dévoilant se fasse censurer)

Écho n°7, par Maréchal Sobutsu :

De même qu'il ne faudrait pas

Prendre la si sagace Œnone<sup>3</sup>

Pour une nymphe un brin sympa

Faire de Crevert ponte à Danone

S'rait comme dirait l'autre

Chié !

Mais ça gave un rien

Che !

Ce cénacle de salonards lacaniens

Qui font rien qu's'triturer

leur gross' théièr' mitée

Mitte !

La pair' blanche de globes qui luit sous la lune.

Écho n°8, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Julien,

Votre sens de la divination me submerge !

Tout est dit !

---

<sup>2</sup> Michel Leiris est un écrivain, poète, ethnologue et critique d'art français. Il fréquente les milieux artistiques après 1918, notamment les surréalistes jusqu'en 1929. Il se lie d'amitié avec Max Jacob, André Masson, Picasso, etc. Son œuvre a marqué les recherches ethnographiques et ethnologiques.

<sup>3</sup> Dans la mythologie grecque, Œnone, fille du dieu fleuve Cébren, est une nymphe. Elle est la nourrice et confidente de Phèdre.

Les mots sont les victimes de Michel Leiris (à qui je rends hommage en passant).

Le temple du coup de soleil nous ramène à Zorrino, petit renard, fils de Zorro, qui va jouer sous peu un rôle qui vous étonnera.

Je vous félicite, en tant que devineur, et je ne saurai traduire le bien-être dans lequel m'a plongé votre intervention.

Les dominos (eux-mêmes un jeu), ne sont pas bien loin du Métapoly et je pense...

(Si vous désirez poursuivre cet entretien, veuillez reformuler un commentaire)

Cher Maréchal Sobutsu,

Permettez-moi de vous féliciter.

Tout ce que vous avez osé écrire est, malheureusement, vrai. Je vous prie de bien vouloir me pardonner.

L'obscurité, la parallaxe, les intertextes qui émaillent *Métapoly* ne sont pas de mon ressort.

Ce qu'il faudrait à la Nation, c'est un nouveau Danton<sup>4</sup>.

Quand bien même...

(Si vous souhaitez poursuivre cet entretien, veuillez reformuler un commentaire)

Echo n°9 par Gustave Lenain :

Je ris dans ma barbe, car je vois très bien où l'auteur veut en venir, et je vois très bien quel genre de livre il essaie d'écrire.

Vous pouvez déjà avoir la certitude que les personnages ne sont que des faire-valoir, et que ce n'est pas ce gros perroquet d'écholapsus qui me contredira.

---

<sup>4</sup> Danton est une des figures emblématiques de la Révolution française, tout comme Robespierre, à qui tout l'oppose, le style, le tempérament et le type de talent. Il s'est déchaîné entre historiens robespierristes et dantonistes une polémique idéologique et politique qui a culminé sous la IIIe République. Pour les premiers, Danton est un politicien sans scrupules, vénal, capable de trahir la Révolution ; pour les seconds, il est un ardent démocrate, un patriote indéfectible, un homme d'État généreux.

Je connais assez bien cet écrivain. J'ai déjà lu son théâtre<sup>5</sup>, ses essais de littérature comparée, et même ses pseudo-interviews<sup>6</sup>.

C'est un spécialiste des archives improbables, des anthologies apocryphes, des romans détournés et autres simili-tortues.

Dans le cas qui nous occupe, je risquerai la formule : esquisse idiosyncrasique !

Echo n°10 par Georgie de Saint-Maur

Cher Gustave,

Bravo ! Oui, Crochetrain et consorts sont des faire-valoir.

Oui, l'Écholapsus ne contredira jamais personne.

Bigre ! Je suis vraiment touché que vous connaissiez si bien mes écrits.

Permettez-moi de vous en remercier sincèrement.

Nous connaissons-nous ?

J'espère ne pas vous décevoir avec ce nouveau travail

Écho n°11, par Guy Mauve :

Le « Fer pétiche » au nouvel an, caban au coude et vache qui rit, s'enfile une anisette, de l'anti-pou, un rien de rance avec le facteur.

Les serpents qui sifflent sur leurs têtes, comme un point d'interrogation, lâchent des étrons qui *immaculeront* la face de l'amateur.

Écho n°12, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Guy,

Permettez-moi de vous féliciter.

Merci d'avoir invité ces serpents *cagueurs* et une certaine forme de limpidité qui convient si bien aux agissements du Métapoly.

Le *Métapoly*, nouvel Inca, brandit le couteau sacrificiel.

Que cet antitexte soit anti-tout ou anti-rien n'a d'importance que pour le vecteur.

---

<sup>5</sup> *Coucou de Théâtre* aux éditions des Penchants du roseau.

<sup>6</sup> *C'est assez dire* aux éditions de la Rue des Promenades.

Les questions qui surgissent par-dessus vos têtes, comme des points d'interrogation, seront les réponses qui changeront la matière grise en matière à réfléchir.

Je vous attends.

Je vous espère...

Écho n°13, par Georgie de Saint-Maur :

J'ai écrit *Métopoly* en 1974.

Je ne l'ai jamais relu, sauf à travers les nombreuses analyses des autres. Je songe tout particulièrement au *Père chétif, même* de Louis Puff paru aux éditions Rasse<sup>7</sup>.

Et surtout au monumental, au gigantesque et incontournable *Les Silences du Métopoly* de Léon Troudard, paru chez Art et Public.

Nous voici arrivés aujourd'hui à un point crucial : celui de la suite. Vos commentaires m'ont enchanté.

Ils ont ouvert une brèche dans la muraille de l'antitexte qui, facile à lire, n'en est pas moins difficile à comprendre.

Merci.

Écho n°14, par Serge Cazenave-Sarkis :

Cher Georgie,

L'accès à votre intelligence flatte nos vanités !

Je ne vous cacherai pas que demain, si, si ! Je saurai dire à mes arrières petits enfants : J'y étais !

Donc, je me promenais sur l'échiquier de votre histoire quand tombant de votre cheval en sang, j'aperçus au loin, un pion, le Pion !...

Et me vint cette interrogation : Crevert, n'est-il pas le fils Riper, fils de l'épicier que je connus enfant, quelques années avant 1969, et qui commençait toujours ses phrases par : « ...Eh l'temps ?... »

---

<sup>7</sup> Rasse, rassé, rassé ra, les aristocrottes lala lalère...

Voyez comme votre litho m'a troublé. Tout me paraissait si clair avant !...  
Je compte sur vous.

Écho n°15 par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Pardonnez-moi ce temps de réflexion et permettez-moi de vous féliciter.

Échiquier est très important. Bravo.

Les cellules sont les abscisses et les ordonnées des cases de celui-ci.

Un cheval de sang est habilement proposé.

L'image est belle, mais il n'y aura pas le sang que versa, jadis, Jack the ripper<sup>8</sup>  
(avec deux « p », je pense).

Le *Métapoly*, même s'il égorge les mots ne fait point couler le sang, mais  
l'encre.

Il est plutôt *l'espion* que le pion, quand bien même il se soucierait du temps  
qu'il fait et du temps qui passe.

Bravo pour vos déductions. Chapeau.

Écho n°16, par Gustave Lenain :

J'ai dit que je connaissais vos livres, mais je n'ai jamais dit que je les  
appréciais.

Avec votre « Métapoly », je pense que vous êtes, une fois de plus, en train de  
nous mener en bateau.

Pourtant, je sais parfaitement où vous voulez en venir. Votre roman n'aura  
sans doute ni queue ni tête mais il sera commenté de mille façons.  
Vous essayez d'y être comique (et il faut bien vous concéder un embryon de talent),  
mais vous êtes bien trop énigmatique pour rallier le plus grand nombre.  
Vous êtes bouffi de références. Fier de votre éclectisme mirliflore. Il faut un  
dictionnaire pour lire vos ouvrages.

---

<sup>8</sup> Jack l'Éventreur (en anglais, *Jack the Ripper*) est un tueur en série qui vécut à Londres à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dont l'identité n'a jamais pu être établie. Il assassina au moins cinq prostituées du quartier pauvre de Whitechapel, en 1888.



Moi, comme comiques, j'aime Louis De Funès, Bourvil et Fernandel.  
Soyez simple, nom de Dieu !

Écho n°17, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Gustave,

Suant l'encre, le *Métapoly* égorge les mots pour en boire le sens dans une nouvelle eucharistie.

Félicitations pour vos prédictions. Merci pour tous vos compliments.  
On ne le penserait pas, mais l'éditeur et moi vous en sommes reconnaissants.

Moi aussi j'aime beaucoup ces comiques.

Merci de votre belle fidélité.

Écho n°18, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

Ces mystérieuses bandes magnétiques...

Ne seraient-elles pas *crochetraignantes*, donc bavardes par essence, solidement encrées dans le fol tissu de notre même collectif (écholapsulaire comme je le disais dernièrement).

Alors, si l'indice est à la volaille (pardon, à la bonne *taille* !), coq en pense certains d'entre nous, me demande vraiment et en cuq conscience, si dans ce (chau)texte en kit (comprenez-moi bien, j'y aurais laissé monter les *phones*), ne figurerait pas, tapi dans le *start*, quelque nom célèbre, à l'envie ?

(Georgie, vous êtes prié de répondre !...)

PS : à l'adresse de *Père fétiche*, seulement : « Combes t'abuse ! ».

Je répète : « Combes t'abuse ! »

Bonne journée à tous !

Écho n°19, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

La pertinence de vos commentaires me réjouit.

Écholapsulaire est un beau mot. Je vous remercie de l'avoir inventé (et défini). Pour ce qui est des noms célèbres, votre flèche a atteint le milieu de la cible. Hélas, je ne peux pas encore les livrer (nous n'en sommes qu'au deuxième épisode), mais je peux livrer leur prénom : Marcel, Boris, Raymond et René sont bien au rendez-vous. Permettez-moi de vous féliciter pour la façon dont vous traquez le sens de l'antitexte, un peu comme on le ferait d'un renard à la chasse à courre.

Renard dont nous reparlerons sous peu, car il va de soi que...

(Si vous souhaitez poursuivre cet entretien, veuillez reformuler un commentaire)

Écho n°20, par Julien Bielka :

« De vieilles bandes magnétiques, probablement récupérées dans la poubelle, par la police des fous. »

Comment ne pas y lire un constat lucide de la récupération du surréalisme (les vieilles bandes magnétiques => référence évidente aux Champs magnétiques<sup>9</sup> de Breton<sup>10</sup> et Soupault<sup>11</sup>, bientôt un siècle), dans les poubelles du marché (de l'art, du savoir), par la police des fous : neutralisation, affadissement, reterritorialisation castrant le surréalisme de tout son potentiel subversif.

On étudie le surréalisme<sup>12</sup> à la fac.

On en fait des expos, en censurant le chapitre politique.

Mme Parisot,<sup>13</sup> dont les quotidiens (ces langes) parlent beaucoup ces derniers temps, est une grande collectionneuse d'art surréaliste.

---

<sup>9</sup> *Les Champs magnétiques* est un recueil de textes en prose écrits en mai et juin 1919 par André Breton et Philippe Soupault. Ce *livre de jeunesse* au sens fort du terme, fruit des premières applications systématiques de l'écriture automatique, est considéré par Breton comme le « premier ouvrage surréaliste (nullement dada).

<sup>10</sup> André Breton est un écrivain, poète, essayiste et théoricien du surréalisme. Auteur des livres *Nadja*, *L'Amour fou* et des différents *Manifestes du surréalisme*, son rôle de chef de file du mouvement surréaliste, et son œuvre critique et théorique pour l'écriture et les arts plastiques, en font une figure majeure de l'art et de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>11</sup> Philippe Soupault est un poète français. Avec ses amis André Breton et Louis Aragon, il participe à l'aventure Dada, qu'il considère comme une « table rase nécessaire », pour ensuite se tourner vers le surréalisme, dont il est un des principaux fondateurs.

<sup>12</sup> Le Surréalisme est un mouvement littéraire, culturel et artistique de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, comprenant l'ensemble des procédés de création et d'expression utilisant toutes les forces psychiques (automatisme, rêve, inconscient) libérées du contrôle de la raison et en lutte contre les valeurs reçues.

La mour anartiste ?

Il faut lire « mourre » et tout s'éclaire : l'insus que sait de l'une bévue s'aile à mourre, référence directe au débagouillage mallarméen du docteur Lacan<sup>14</sup> (séminaire XXIV), brillant représentant de la police des fous (cf. son concept de « points de capiton »).

L'anartiste, c'est ainsi que se dénommait Duchamp<sup>15</sup>.

Il faut savoir qu'un dîner avait été organisé pour faire se rencontrer Lacan et Duchamp (lire récente biographie de Duchamp par Judith Housez). Lacan s'était conduit comme un véritable inspecteur, "cherchant" Duchamp, qui a préféré, comme à son excellente habitude, observer le silence.

Le silence de la mer, de la mourre : résister, ne pas se laisser arraisonner par le réductionnisme, quel qu'il soit.

On lit donc à la fin de ce chapitre la dette du *Métapoly* au surréalisme, à ses initiateurs indirects comme Duchamp, et à l'antipsychiatrie, de même que son hostilité à tous les récupérateurs, aux fossoyeurs de la subversion, aux marchands, aux *éducastrateurs*.

Écho n°21, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Julien,

Permettez-moi de vous remercier pour avoir résumé si brillamment les racines du *Métapoly*, qui non content d'égorger les mots avec le couteau qui brille sous la lune, se castre bruyamment sur des bandes magnétiques. Oui le surréalisme est là.

Avec son Pape et ses infernaux acolytes.

---

<sup>13</sup> Laurence Parisot est une dirigeante d'entreprise française. Après avoir été PDG de l'institut de sondage IFOP, PME dont elle demeure vice-présidente, elle devient en 2005 présidente du Mouvement des entreprises de France.

<sup>14</sup> Jacques Lacan est un psychiatre et psychanalyste français. Ses premières communications, qui concernent son interprétation de l'épreuve du miroir empruntée à Françoise Dolto, donnent lieu à l'invention du stade du miroir en psychanalyse.

<sup>15</sup> Marcel Duchamp est un peintre, plasticien, homme de lettres français. Considéré par beaucoup comme l'artiste le plus important du XX<sup>e</sup> siècle, il est qualifié également par Breton d'« homme le plus intelligent du siècle ».

Eux qui ont si mal traité René Magritte<sup>16</sup> pour lui préférer un Dali<sup>17</sup> couard. Oui la police des fous est bien la fossoyeuse d'un savoir éminemment politique et anartiste est un mot que j'ai composé moi-même, avant d'apprendre qu'il était de Marcel Duchamp (voir le texte *La Muse empaillée*).

Bravo ensuite pour votre fine analyse, l'antitexte se gonfle de sens comme une éponge naturelle placée au bord d'un tub dont nous connaissons l'image. Bravo pour Lacan et son appétit policier, sa façon de braquer la lumière dans le visage de Duchamp.

Mais c'est là qu'intervient l'Abat-Jour, son sang-froid, son cynisme parfois, mais surtout son grand courage éditorial.

*La Mour anartiste* sera le « prix concours » de mon prochain jeu dans *L'Ampoule*, et je comprends très bien que...

(Si vous souhaitez poursuivre cet entretien, veuillez reformuler un commentaire)

#### Écho n°22, par Marianne Desrozières :

Intriguée par cette mystérieuse histoire, je sors de ma réserve légendaire pour ajouter mon grain de sel...

Joueuse invétérée (je gagne régulièrement au Scrabble, sauf contre Franck Joannic, redoutable adversaire !), je m'interroge sur la nature du Métapoly : serait-ce un Monopoly moins monomaniacal ou bien un jeu qui récompense le joueur le plus malpoli ?

Et Crevert, il me fait penser à René Crevel<sup>18</sup>, non ?

En espérant ne pas être trop à côté de la plaque...

#### Écho n°23, par Georgie de Saint-Maur :

Bravo et merci chère Marianne.

René Crevel bien entendu. Vous êtes très forte !

---

<sup>16</sup> René Magritte est un peintre surréaliste belge.

<sup>17</sup> Salvador Dali est un peintre, sculpteur, graveur, scénariste et écrivain catalan de nationalité espagnole. Il est considéré comme l'un des principaux représentants du surréalisme et comme l'un des plus célèbres peintres du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>18</sup> René Crevel est un écrivain et poète français, dadaïste puis surréaliste.

Et vous sortez de votre délicieuse réserve pour oser commenter les déboires de pauvres joueurs de Métapoly.

J'aime beaucoup le scrabble. J'y joue régulièrement avec la femme de ma vie.

J'aime encore mieux le *Pandémonium*<sup>19</sup>, bien que je n'y fasse jamais le moindre commentaire.

J'aime beaucoup vos écrits. Leur sensibilité, leur charme si particulier.

J'aime beaucoup vos interviews, votre carrure d'éditeur.

Je pense que vous êtes un auteur de premier plan.

Le plus amusant est que vous ayez mis dans le mille dès le premier commentaire.

Mais attention. Il reste Edward et Lewis.

*Métapoly* paraît si simple qu'il se laisse facilement cerner.

Puis il s'échappe par un côté que l'on avait omis de protéger.

Le *Métapoly* est le renard du jeu le *Renard qui passe*.

Il ne respecte aucune des règles de la dramaturgie.

Je vous souhaite de percer l'énigme (facile) du *Métapoly* pou pouvoir, vous-même, vous acquitter de la dette que vous avez vis-à-vis de tous ceux qui prétendent être votre père...

je vous prie de croire...

(Si vous souhaitez poursuivre cet entretien, veuillez reformuler un commentaire)

#### Écho n°24, par Franck Joannic :

Pour revenir au jeu (le Métapoly, pas le Scrabble), la rivalité qui se dessine entre Crevert et le duo père fétiche/Crochettrain est-elle la clé de l'histoire, ou est-ce seulement un leurre, voire une illusion ?

En fin de compte, n'est-ce pas plutôt l'Echolapsus qui joue au Métapoly avec le lecteur ?

Gagner la partie reviendrait alors à percer l'énigme du texte...

---

<sup>19</sup> Le Pandémonium littéraire est le blog de critique littéraire de Marianne Desrozières.

Écho n°25, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Franck,

Vous voilà, vous aussi, sorti de votre réserve. Et ce pour m'asséner une salve fulgurante.

Que répondre ? Un croiseur coulé et un torpilleur touché.

Je m'explique : vous avez trouvé « rivalité », permettez-moi de vous féliciter.

Vous avez trouvé un lien entre Crochettrain et le père fétiche. Encore bravo.

Crochettrain serait-il le fils du père ? \*

Ou le frère de Crevert ?

Le Métapoly est un jeu qui vise à percer le sens du texte ? Waow, le coup n'est pas passé loin. Mais ce n'est pas ça !

L'écholapsus ne joue pas au Métapoly, il éventre le texte et son discours se trouve en marge du discours des autres.

L'écholapsus est un travesti.

En tout cas, l'antitexte subit une formidable pression.

Résistera-t-il ? Et combien de temps ?

Écho n°26, par Georgie de Saint-Maur :

Nous voici arrivés à un moment crucial, celui de la bonne continuation.

Dans son livre *La Vingt-troisième lame*, paru aux défunes éditions du Nez, Capucine Crapanzano expliquait que le *Métapoly* était la vingt-troisième lame majeure du tarot divinatoire de Marseille.

Elle le comparait à Actéon, ce chasseur transformé en cerf, pour avoir vu Diane au bain. Encore la chasse à courre.

Écho n°27, par Gustave Lenain :

Je crois avoir tout compris. Crevert (Crevel – Crève elle) est mort depuis 20 ans. Il erre dans une gare pourrie et désaffectée où aucun train, jamais, ne viendra. Il boit le sang du Christ en espérant une impossible absolution. Car il a tué une petite fille, ou même deux petites filles : Psychiatrique ou psychomotrice. Il ne sait quoi faire et pose des actes débiles en espérant revoir le fantôme des Noëls passés.

Crevert est un genre de Dracula<sup>20</sup>, toujours rédempteur.

Quant au Métapoly : T'es pas poli toi-même espère de raclure de bidet !

Suis-je dans le vrai ?

Écho n°28, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Gustave,

Voilà pas mal de temps (20 ans ?), que j'attendais une interprétation de ce type. Oui, Crevert est *coupable* de quelque chose c'est certain.

Peut-être devrions-nous attendre les épisodes suivants, avant de révéler des informations orientées ?

Psychœ et Psychæ sont en effet des **âmes perdues** qui errent de cellule en cellule. Nous avons vu que ces cellules étaient les cases d'un échiquier. Je vous félicite pour votre perspicacité et je vous remercie de votre commentaire.

Écho n°29, par Jennifer David :

Bonjour,

Je crois que toute cette histoire a déjà été écrite par quelqu'un d'autre.

J'ai déjà lu ça quelque part.

Ce feuilleton est paru dans un magazine en 1972... Je fouille.

Écho n°30, par Franck Joannic :

Deux petites questions qui me taraudent pour Georgie :

— est-ce que le mot en grec introduisant les premiers épisodes est un indice en lui-même, ou une énième fausse piste ?

— comment faut-il interpréter les deux orthographes Psychæ/Psychœ ? Un simple glissement de voyelles, ou peut-on penser qu'il y a deux « versions » du même personnage, peut-être éloignées dans le temps (la Psychæ du père fétiche / la Psychæ de Crevert) ?

---

<sup>20</sup> Le comte Dracula est un vampire, c'est-à-dire un être immortel qui se repaît du sang des vivants et les transforme à leur tour en vampires. Ces créatures ne supportent pas la lumière du jour.

Écho n°31, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Franck,

*Griphos* est l'accusatif pluriel de griphus et signifie « énigmes », « choses à deviner ».

*Balkis* est le prénom de la reine de Saba<sup>21</sup>.

*Mètis* veut dire « la ruse ».

Les mots en grec au fronton des épisodes (*Griphos-Balkis-Mètis*), accentuent leur côté embrouillé, sombre et mystérieux.

En grec, il existe deux *esprits* (accents), l'un est rude l'autre doux. Ce sont ces deux esprits qui ont engendré *Psychœ* et *Psychæ*.

Le mot *psyché* (psoukè) veut dire l'âme.

Ames incarnées en deux personnages féminins.

Bravo pour avoir entrevu que l'antitexte pourrait se dérouler dans des « temps » différents. On nous présente les protagonistes dans un éternel présent.

Méfiance.

Certains d'entre eux jouent à un jeu ou bien ont **déjà** joué à un jeu. Si cette action est terminée, soit ils rejouent (ce qui semble être le cas), soit ils passent leur tour et reprennent le texte dans une diagonale.

Merci pour ces questions pertinentes.

J'espère sincèrement avoir levé un petit coin du voile.

Écho n°32, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

Cette fois, mon commentaire se limitera aux questions suivantes :

- 1 - le hasard occupe-t-il une grande place dans le jeu du *Métapoly* ?
- 2 - si tel est le cas, *Crevert* n'est-il pas un « hasardeux objectif », l'*Echolapsus* son principal réceptacle, le *Métapoly*, sa raison d'être ?
- 3 - *Psychæ* n'est-elle pas l'anti-*Crevert* ?

---

<sup>21</sup> La reine *Balkis* aurait régné sur le royaume de Saba, situé au Yémen ou Érythrée/Éthiopie. Elle est, dans tous les cas, décrite comme une femme sublime et considérée comme un personnage d'une profonde sagesse et d'une haute intelligence par certains, et comme une magicienne tentatrice par d'autres.



Écho n°33, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

Le Métapoly est un jeu de plateau avec abscisses et ordonnées des cases mais il est plus *virtuel* que *réel*. Le hasard en ce qu'il peut parfois s'exprimer à travers des objets (lancement de dés, de pièces de monnaie, tirage de cartes), est *bien* au rendez-vous. La définition de Crevert est plus qu'intéressante, et je vous en félicite !

L'écholapsus pose un problème. Un réceptacle dites-vous ?

Ce n'est pas faux mais la participation par délégation fonctionne bien mal. L'écholapsus et le père fétiche sont les personnages les moins fiables du récit. Quant au Métapoly, la définition la plus proche a été donnée par Franck Joannic : c'est un jeu qui vise à percer le sens du texte. Il ne faut certes pas perdre cela de vue.

Non, Psychæ (et Psychœ), ne sont pas les anti-Crevert.

Ce sont assurément deux jumelles dont le rôle va aller en se précisant. Je pourrais difficilement, à ce stade, en dire plus.

Merci pour ces intelligentes suggestions.

N'oubliez surtout pas de lire tous les commentaires, la réponse s'y trouve déjà ou presque. Vous êtes des devineurs de première force.

Écho n°34, par Serge Cazenave-Sarkis :

Cher Georgie,

Que de lapsus bucoliques : vache — Vichy / gommage — dommage / chèvres — bras / chaumes — choses / astuce — regard / renard — retard (encore ce renard ! est-ce lui que j'avais pris plus tôt pour un cavalier de l'échiquier ?)

Écho n°35, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Non, ce renard n'est pas le dessin rouge dans lequel vous aviez reconnu des pièces du jeu d'échecs.

Il s'agit d'une *Licorne* et d'un pion.

Le *renard qui passe*<sup>22</sup> est un jeu d'enfants. Le connaissez-vous ?

---

<sup>22</sup> Tout le monde forme une ronde. L'animateur (le renard) a le foulard à la main et court autour de la ronde.

Je vous félicite pour la plupart de vos commentaires, en ce sens qu'ils me paraissent éclairés.

La devinette perpétuelle du *Métapoly* craque sous votre pression et s'enfuit, comme un renard, face à votre traque.

Suivez votre instinct comme les chasseurs leurs chiens.

N'hésitez pas à remettre tout ce que vous savez en cause.

Crevert est-il vraiment le héros de ce livre ?

Est-ce un livre ?

Le *Métapoly* a l'air facile à lire et même un petit peu rigolo.

Méfiance, les relations que l'on tisse avec le *Métapoly* sont dangereuses...  
Je vous remercie du fond du cœur d'en prendre le risque.

Écho n°36, par Gustave Lenain :

Bof, bof, bof. Allons, je joue le jeu.

Crochetrain avait fumé sa pipe comme un aspirateur... Ah ! Ce côté fumeur de pipe ! Vous pensiez, peut-être, faire immédiatement référence à Magritte, mais votre clin d'œil tombe à l'eau.

D'ailleurs, excusez-moi, mais tout tombe un peu à l'eau : l'intrigue, les mobiles, le côté roman policier de votre police pour aliénés. Et puis toutes ces fausses notes, ces contre-notes, ces bonnes notes, ces anti-notes, ces archi-notes, cet écholapsus et blablabla...

Au secours, on pourrait presque se noyer !

Le personnage de Crevert, par exemple, est-il réellement accessible ?

A-t-il seulement une apparence de réalité ? A-t-il vraiment l'étoffe d'un héros ?

Pensez-vous sincèrement qu'il soit à la hauteur du Prosper de Maurice Chevalier<sup>23</sup>?

---

Les joueurs ne peuvent regarder derrière eux que lorsque le renard est passé. Ils chantent: « Ne regardez pas le renard qui passe, regardez seulement quand il est passé! ». Il choisit un joueur et dépose derrière lui le foulard. A ce moment le renard doit regagner la place du joueur en faisant le tour de la ronde. L'enfant ramasse le foulard et court derrière l'animateur. S'il l'attrape, il reprend sa place dans le cercle. Sinon, c'est lui qui devient le renard.

<sup>23</sup> Maurice Chevalier est un chanteur et acteur français. Plusieurs de ses chansons furent de grands succès populaires, telles *Prosper (Yop la boum)*.

Bon, je suis un peu sévère avec vous, c'est vrai.

Je sais qu'on vous a reproché d'être pédant. Du coup, vous expliquez, fatalement.

Et puis, je dois bien avouer que, parfois, malgré leur arrogance, vos notes de bas de page m'ont aidé.

Alors, paradoxalement, merci pour les précisions indispensables à la bonne compréhension de cette partie de Métapoly qui se joue sous nos yeux.

Écho n°37, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Gustave,

Ouf ! Merci pour votre intervention.

Vous ne mâchez pas vos mots.

C'est vrai qu'on pourrait douter de l'envergure de Crevert.

A mon humble avis Crevert *n'existe* pas assez que pour se soucier de contingences. C'est, de façon assurée, un joueur ! Mais peut-être n'est-il pas un « bon joueur » ?

Il faudrait essayer de savoir ce qu'est le Métapoly, et s'il *existe* vraiment.

Une fois ce petit mystère éclairci, le reste devrait couler de source.

Crevert joue à un jeu et ce jeu consiste à faire ça, ça et ça...

Je vous félicite en tout cas pour la dernière phrase.

Oui, on est en train de jouer au Métapoly sous nos yeux.

Écho n°38, par Julien Bielka :

Ok, le sous-texte « anarco-dadaïsant » apparaît de plus en plus clairement. Bah oui, le Métapoly c'est la Fontaine de R.Mutt<sup>24</sup>, pas très polie (anglicisation en « poly », prononcer « polaï », réf. à la domiciliation new-yorkaise de Duchamp) vis-à-vis des petits cénacles d'avant-garde, « œuvre » qui pisse du sens sans qu'on

---

<sup>24</sup> *Fontaine* (en anglais : *Fountain*) est un ready-made de Marcel Duchamp consistant en un urinoir en porcelaine renversé signé « R. Mutt » et daté 1917. L'œuvre fut refusée lors de la première exposition de la Société des artistes indépendants de New York en 1917 avant de disparaître.

demande rien (comme l'écholapsus, ready-made<sup>25</sup> textuel si j'ai bien compris). Et là, voilà qu'un joyeux cynique en mal de reconnaissance urine dedans ou dessus (écho textuel à Pinoncelli).

Tout cela devrait finir par de violents coups de canne et des sollicitations de la police, pour éviter à ces cœurs barbus le lynchage de la foule, empêtrés qu'ils sont dans ce dispositif dément.

Écho n°39, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Julien,

Vision dantesque que celle de Pierre Pinoncelli ébréchant l'urinoir de Duchamp. Magnifique réceptacle (comme le proposait Philippe Sarr), à l'agitation fiévreuse des protagonistes. Oui ils urinent de bon cœur et sans problème de prostate.

Mais toujours à côté de l'urinoir ; jamais dedans ! Duchamp revient sur le devant de l'antitexte, en protestant mollement de n'être pas *dada*.

Le Maître se mesure. Il est hors norme.

La signification de l'urine est celle du fluide conceptuel de *l'inframince*<sup>26</sup>.

Ici, plus question de rigoler.

Je vous remercie pour votre culot. Je vous félicite pour vos références.

Oui, l'antitexte continue de s'enfuir, mais cette tentative de plaquage au sol mérite toute mon admiration.

Le cœur à barbe<sup>27</sup> peut aller se raser.

Vous me paraissez être un solide gaillard.

---

<sup>25</sup> Le ready-made est un objet trouvé considéré comme un objet d'art. L'attitude du *ready-made* consiste, initialement, à simplement choisir un objet manufacturé et le désigner comme œuvre d'art. Initiée par Marcel Duchamp, cette démarche a donné naissance à une grande partie des pratiques artistiques actuelles, qu'elles s'en réclament ou s'en défendent.

<sup>26</sup> Concept esthétique créé par Marcel Duchamp désignant une différence ou un intervalle imperceptible, parfois seulement imaginable, entre deux phénomènes. Le possible est un *inframince*. La possibilité de plusieurs tubes de couleur de devenir un Seurat est « l'explication » concrète du possible comme *inframince*. Le possible impliquant le devenir — le passage de l'un à l'autre a lieu dans l'*inframince*. Allégorie de l'oubli.

<sup>27</sup> Texte de Tristan Tzara. Mais surtout soirée organisée par ce dernier et chahutée par les surréalistes André Breton, Robert Desnos, Paul Éluard et Benjamin Péret. Pierre de Massot a le bras cassé d'un coup de canne de Breton, tandis que Tzara en appelle à la police. Cette soirée, dite du « Cœur à barbe » pour la postérité, marque la rupture définitive entre dadaïstes et surréalistes.

L'antitexte et ses protagonistes (qui ne sont pas nos amis), n'ont qu'à bien se tenir. Une chose est sûre...

(Si vous souhaitez poursuivre cet entretien, veuillez reformuler un commentaire)

Écho n°40, par Serge Hamels :

Bonjour,

Ce n'est pas mal trouvé ce texte (idiot ?), qui en dit si peu.

Nous ne savons rien du tout des personnages et il n'est pas sûr que nous comprenions ce qu'ils font. Ils urinent, nous dit Julien Bielka. Oui mais alors la pisse et même *lapis lazuli* !

Je me demande sincèrement si tout cela ne cache pas un autre texte. En tout cas, la référence à Actéon, ce chasseur changé en cerf m'a beaucoup interpellé. Cela me rappelle une œuvre de Shakespeare avec un âne bien monté (puisque nous en sommes aux trivialités), nommé Bottom.

Je m'égare peut-être un peu mais, à mon avis, Actéon est sûrement un genre de « clé » pour ouvrir le texte ?

Suis-je sur la voie ?

Écho n°41, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Un texte peut en cacher un autre ?

Comme un train peut en cacher un autre ?

On parle pas mal de (croche)trains et de gares dans cet antitexte. Serait-ce pour cela ? La référence au Monopoly est évidente, quant au deuxième texte, vous brûlez.

Actéon est une clef ? Absolument et je vous félicite.

Dans *La Vingt-troisième lame* de Capucine Bernanzano (ouvrage hautement apocryphe), on parle beaucoup d'Actéon, le chasseur transformé en proie.

Qui sont les chasseurs ? Ce sont les devineurs qui traquent l'antitexte. Que va-t-il se passer, ils vont être traqués à leur tour ?

Oui, poursuivis, je dirai même hantés par l'antitexte qui n'est pas un ami.  
Merci pour votre commentaire.

Écho n°42, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

Imaginons un instant que le *Métapoly* soit à la fois le texte et, ou, l'antitexte s'élaborant sous nos yeux (son « support » serait alors cet échiquier vivant sur lequel se promèneraient, de cellules en cellules, de cases en cases, chacun des protagonistes – un peu comme sur l'échiquier surréaliste !)... un texte vivant donc, révolutionnaire (puisque mutant et proliférant sans cesse), dont le *Métapoly*, en bon gardien du temple qu'il semble être, « égorgerait » les mots pour les vider ensuite de leur « sang » Un texte donc qui « se gonflerait de sens », ceux issus de nos interprétations (ce qui implique bien sûr que nous soyons nous-mêmes, au même titre que les autres protagonistes, acteurs du « jeu », parfois sans en avoir conscience) jusqu'à implosion, avec la complicité je dirais « passive » ou « aveugle » de l'Echolapsus, s'il (le *Père fétiche*, encore lui) ne procédait régulièrement à des purges sacrificielles (éviter l'engorgement), et sans que nous ne sachions vraiment où finissent les produits de cette purge : dans, à côté de l'Echiquier ?

Si lien il existe entre Crochettrain et le père fétiche, j'y verrais bien alors celui d'un « rabatteur » (de sens ?) au service d'un *Père fétiche* peu enclin à ce que le jeu ne se termine.

Ce qui, en toute logique, signerait sa FIN !

Pour conclure, je dirais que contrairement au texte qui en fait l'un de ses éléments indispensables, l'antitexte ignore le Temps !...

Écho n°43, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

Je dis oui !

L'antitexte se gonflerait du sens de nos commentaires ? Illustrant parfaitement la première phrase de l'épigraphe : « *cet antitexte sera l'écho du sens* » ?

Je dis oui !

Le *Métapoly* est aux abois.

Nous sommes nous-mêmes des joueurs de Métapoly, affrontant nos adversaires Crevert et Crochetrain, qui nous dérobent le sens tandis que nous cherchons à le deviner ? Quelle belle idée. Extra ! Je signe à deux mains. Le Père fétiche (égorge/engorge), ne veut pas que la partie se termine car ce serait sa fin ? Je dis oui ! Je dis oui ! Je dis oui et bravo !

Votre interprétation est magistrale.

Ce commentaire sera à coup sûr celui qui fera le plus « se gonfler de sens » l'antitexte. Tout proche de l'implosion que vous avez envisagée.

Écho n°44, par Georgie de Saint-Maur :

Les grandes ombres d'André Breton, de René Crevel et de Michel Leiris, planent lourdement sur l'antitexte, qui doit beaucoup au surréalisme. Mais c'est la formidable silhouette de Duchamp qui se sculpte en figure de proue. Duchamp ! L'homme de la chute d'eau et du gaz d'éclairage...

Elle domine un monde étrange où, au sommet d'une pyramide inca, les mots, devenus soudain moutons de Panurge, sont sacrifiés au soleil du signifiant. Dans des lapsus bucoliques, les personnages tentent d'exister autrement que par hasard. Dans son ouvrage contesté *Le Père Fantoche*, Vincent Fruit nous démontre l'importance prise par le psychédéisme dans cet univers carrollien et tente d'arracher le cœur ténébreux des joueurs de Métapoly.

Actéon, chasseur/chassé, se retourne soudain.

Le hasard, encore lui rassemble les chasseurs sous sa houlette.

Le *Père Fétiche*, gardien du temple de la survie, s'enfuit devant eux. Et voilà qu'arrive la reine de Saba.

Écho n°45, par Serge Cazenave-Sarkis :

Cher Georgie,

À tenter de vous suivre, j'en ai perdu mes semelles. Mais, pieds nus, on sent mieux les volumes. À ce propos, votre fameux échiquier, ne serait-il pas en volume. Et ses cases-cellules dans l'espace ?

Écho n°46, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Les pieds nus font les plus belles empreintes.

Le jeu est en volume, félicitations.

Maintenant, on pourrait dire de lui qu'il faut augmenter le volume.

À force de parler à demi-mot, on ne se comprend qu'à moitié.

Tous vos commentaires sont bienveillants, alors que le jeu ne l'est pas vraiment.

Il vise à une victoire, mais se disqualifie d'emblée en nous dérobant son fonctionnement.

Merci pour vos interventions.

Écho n°47, par Serge Hamels :

Je ne sais trop quoi penser de cet épisode.

Votre personnage tourne sur lui-même, comme une toupie ! Ou comme un disque sur un électrophone.

Cela me donne le tournis. Vous n'avez pas vraiment réponse à tout.

Je me méfie à présent de tout. Des personnages, des situations, du sens de l'humour...

Écho n°48, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Félicitations, ce personnage tourne comme un cinéaste.

Est-ce une raison pour ne plus lui faire confiance ?

Vous vous méfiez peut-être à tort. Qui a dit que les personnages étaient normaux ?

Quant au sens de l'humour, je le sens bien présent sans vos commentaires dont je vous remercie. C'est vrai que vous aviez proposé *Titania*<sup>28</sup> et *Bottom* et que je n'ai pas embrayé.

Précisez je vous prie.

---

<sup>28</sup> Titania est la reine des fées dans *Le Songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare.



Écho n°49, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

La Reine de Saba (allusion à Duchamp et à sa passion pour les échecs, jeu — un jeu « sérieux » — où il doit nécessairement y avoir un vainqueur et un vaincu, les adversaires usant d'artifices, de leurres, de fausses pistes, comme pour l'antitexte !) vient donc à notre secours ? Chouette !

Une suggestion, surréaliste (comme un jeu, d'entrée de jeu) ?

« Voler » et tremper la (redoutable) plume de pygargue (acérée et d'une implacable cruauté), là où il faut, au cœur du Métapoly !

Dans le « mou » du non-sens (s'il devait en être pourvu !).

Non pas en réhabilitant la « strophe froide et sérieuse », mais en traquant les ombres (celles de ces « beaux » cadavres exquis aujourd'hui disparus, joueurs par excellence !) qui planent sur l'antitexte, dans cet « escalier hors norme, escalier qui n'a « ni commencement ni fin », puisque allègrement allant dans un sens, puis dans un autre, reprenant l'opposé, l'oblique... indéfiniment... se retournant et se détournant sans cesse, sens dessus dessous, non-sens, et sens interdit (fin des contradictions) !

Maintenant, dites-vous, le Métapoly serait « en volume » (et l'on se met désormais à « claironner », à ponctuer ses questions « d'accords judicieux », à « jouer » du balcon ! ), de même que vous évoquez la présence d'un « piano à roulettes » ?

Mon écholapsus personnel (principe du piège chinois, retourner contre l'adversaire ses propres armes), ma botte secrète, au même titre que ma plume de pygargue, me souffle à l'oreille qu'en guise de « support de jeu », il pourrait s'agir d'un « échiquier sonore », vivant, et donc, par voie de conférence, pourrait-on alors assimiler le Métapoly, jeu dont les dimensions ne se comptent plus, tant elles sont infinies, à un (réceptacle) « spectacle surréaliste », une « performance », une pièce « *contrepétante* », un jeu sonore, « musical » (anti textuel par définition), à la Carroll !

Le sens qui change de « sens », de direction, comme des vents contraires ?... Le Métapoly, un jeu sonore et visuel « automatique » et polyphonique, « fuyant »,

promu au rang de « principale activité humaine », libre, puisque prêtant à toutes les interprétations possibles, dont nous serions, nous-mêmes, les « joueurs », les interprètes, les acteurs d'un jeu « bâti sur les cendres d'Ugu », d'un jeu « improductif » ?... (LA VIE QUOI ?...)

Écho n°50, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

Pardonnez-moi ce temps de réflexion.

Vous semblez tellement connaître le manuscrit par cœur !

*The arrival of the queen of Sheba* est un oratorio d'Haendel<sup>29</sup>.  
De la musique, donc. Coup de maître de votre part !

La plume de pygargue signant le deuxième chant de *Maldoror*<sup>30</sup> nous amène à la litanie.

Chant incantatoire ou chant funéraire, si les personnages sont des cadavres (exquis). Ce ne seraient, en sorte, que des poupées de son ?

L'antitexte change de sens, comme Cuc, parfait palindrome, commute 1 et 0.

Il change aussi de perspective avec un balcon/promontoire qui surplombe Crevert. Mais ce sont surtout les chaises qui « pleuvent en direction du balcon », qui nous font clairement voir l'inversion du sens. Si on lance des chaises en l'air, il y a beaucoup de chances qu'elles nous retombent dessus.

Un échiquier sonore/spectacle/performance où notre personnage tourne comme un magnétophone placé en mode *rewind* ?

Cela voudrait-il dire qu'il remonte le temps ?

Et dans ce cas, le temps de quoi ?

Si Crevert arrête de tourner, aura-t-il besoin d'une boussole ?

On nous propose une conférence, c'est-à-dire la meilleure façon de parler sans être interrompu. Et Crevert **est interrompu**. Par une voix.  
Les personnages seraient donc des voix ? Des chants magnétiques ?

---

<sup>29</sup> Haendel est un compositeur allemand. Virtuose hors pair à l'orgue et au clavecin.

<sup>30</sup> *Les Chants de Maldoror* sont un ouvrage en prose, composé de six parties (« chants ») et publié par Isidore Ducasse sous le pseudonyme de comte de Lautréamont. Le livre ne raconte pas une histoire unique et cohérente, mais est constitué d'une suite d'épisodes dont le fil conducteur est la présence de Maldoror, personnage maléfique.

Lewis Carroll est bien là et son *humpty dumpty*<sup>31</sup> prétend que sa cravate est bien une ceinture. Ou l'inverse.

Le jeu Métopoly ne veut peut-être pas récompenser la grossièreté, mais nous brûler la politesse.

Seule activité humaine, dans ce monde défunt, nous voici arrivés, en fanfare, au sommet de la pyramide de la vie.

Il va nous falloir, à présent, pénétrer à l'intérieur.

Avec les hommes de Cuc, dans le prochain épisode.

Permettez-moi de vous congratuler le plus sincèrement du monde, pour vos extraordinaires commentaires qui sont de fines analyses.

D'ailleurs je n'aurais qu'un mot, un seul : merci et bravo !

#### Écho n°51, par Franck Joannic :

Et si la nature et le principe du Métopoly étaient les véritables leurres du texte ? Depuis le début, Georgie insiste sur l'importance de ce soi-disant jeu, mais cela ne fait que nous éloigner de ce qui constitue le cœur du texte : les personnages.

Et beaucoup de questions restent en suspens à leur propos...

Qui sont Crevert et Crochetrain l'un pour l'autre (anciens amis, devenus ennemis jurés) ?

Pourquoi le père fétiche n'apparaît pas dans cet épisode ?

Y a-t-il plusieurs pères fétiches ?

Que faut-il comprendre au triptyque Psychæ / Psychœ / Confabulations de Psycho ? Peut-on considérer l'Echolapsus comme un personnage à part entière ?

Si Philippe a un avis là-dessus, qu'il n'hésite pas à nous en faire part...

#### Écho n°52, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Franck,

Crevert et Crochetrain sont les nouveaux Caïn et Abel. Ennemis jurés, certes, alors qu'au départ, ils avaient composé (écrit) ensemble. Configuration manichéenne dans laquelle chacun veut poser des actes rédempteurs.

---

<sup>31</sup> Humpty Dumpty est un personnage éponyme d'une comptine anglaise extrêmement populaire, le plus souvent représenté comme un œuf.

Ils ont fait quelque chose, mais quoi ?

Le *Métapoly* (ou encore père fétiche), est le père préféré qui soumet les personnages. Psychæ et Psychoë sont sœurs jumelles ! Elles sont assurément, elles aussi, les filles du père. Un père métronome, qui scande leurs apparitions.

N'oublions jamais *l'Edipe-hôtel* et la merveilleuse idée de Philippe Sarr, qui nous propose un escalier qui monte ou descend indifféremment.

Cela ne peut pas être suggéré sans automatiquement faire penser aux écrits de Gaston de Pawlowski, et on ne peut parler de la fameuse *vis sans fin* sans évoquer le « mat », le « fou », la vingt-deuxième lame du tarot.

Je vous félicite d'avoir recentré le débat sur les personnages.

Et je vous remercie pour vos avis éclairés.

#### Écho n°53, par Georgie de Saint-Maur :

Dans le livre *Le Métapoly fétiche, c'est moi* de Gustave Laubert, on découvre avec plaisir que toute l'histoire est décalquée de l'Odyssée.

Ulysse<sup>32</sup> (qui veut dire le renard), revient à Ithaque et voit son chemin contrarié par les dieux.

Encagoulés, les hommes de Cuc s'avancent sur le devant de la scène. Laubert les voit comme un chœur antique psalmodiant la geste.

« Que tout le monde enlève sa cagoule ! » Ce satané père fétiche, ferait-il allusion au ku-kux-klan ? Un monde où l'on brûlerait les mots noirs ?

Psychoë serait alors la *femme blanche* par excellence...

#### Écho n°54, par Philippe Sarr :

Vraie nécessité Franck de rappeler que le principe du jeu repose sur l'identité des personnages : « qui étaient-ils ? que faisaient-ils ?... »

(Vous faites allusion, Georgie, à Madame Bovary, et à cette fameuse phrase de Flaubert<sup>33</sup>, la Bovary, c'est moi !).

---

<sup>32</sup> Ulysse est l'un des héros les plus célèbres de la mythologie grecque. Roi d'Ithaque, il est renommé pour sa *mêtis* (« intelligence rusée »), qui rend son conseil très apprécié dans la guerre de Troie à laquelle il participe. C'est encore par la *mêtis* qu'il se distingue dans le long périple qu'il connaît au retour de Troie, chanté par Homère dans son *Odyssée*.

Une hypothèse, alors, parmi d'autres : on a déjà compris, sauf rebondissement, que le Métapoly était un jeu (d'énigmes) qui se déroulait sous nos yeux, (et se tient tous les 20 ans) : mais, 20 ans c'est long !

Qui s'en souviendrait sans l'intervention à la fois assidue et rigoureuse de scribes à la plume acérée veillant à ce que la mémoire ne se perde, que le temps ne s'écorne ?...

On nous dit, dès le début, qu'il s'agit d'enregistrements (datant de quand ? à quelle fréquence = tous les vingt ans ?...) devant faire l'objet de « montage » mais facilement « démontables » ?

Un jeu d'écriture ?

Une composition perverse se consumant (n'oublions pas la présence de photos calcinées dans l'une des cellules de l'Oedipe Hôtel), à mesure qu'elle s'élabore ?

Une composition « maligne » à laquelle se livreraient, tour à tour, Crevert et Crochetrain, tous deux en quête (indice écholapsulaire, le vin, ambroisie ?) d'immortalité (Psychæ et Psychœ ?)...

Ou bien, autre proposition tout à fait plausible, ne seraient-ils que les faire-valoir pathétiques d'un Père fétiche redoutablement féroce et cruel ? Sphinx à tête de renard (le masque s'effrite ?) qui se nourrirait de la bêtise humaine, de notre incapacité à résoudre et décrypter ses (fines) renardises... auteur d'un jeu pervers consistant (via l'Echolapsus, cette « langue » qui fourche comme on enfourcherait le 1er âne qui passe) à nous confondre (résoudre ses énigmes signifierait sa fin !)... Le père fétiche serait donc l'idée, le personnage principal, le « métronome » à partir duquel le texte se construit, se déconstruit (le long d'un axe temporel étonnamment instable, réversible = présence des deux annotations grecques inversées !)...

Les hommes de Cuc, moutons de Panurge<sup>34</sup> ?

---

<sup>33</sup> Pamphlétaire de premier plan de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, Gustave Flaubert a marqué la littérature française par la profondeur de ses analyses psychologiques, son souci de réalisme.

<sup>34</sup> L'expression « *mouton de Panurge* » désigne un suiveur : une personne qui imite sans se poser de questions, qui suit instinctivement ce que fait le plus grand nombre et se fond dans un mouvement collectif sans exercer son esprit critique ni seulement faire preuve de l'intelligence qu'on peut espérer d'un être humain.

L'Écholapsus, sorte de Joker<sup>35</sup>, donc, de base mobile se baladant à l'intérieur du récit (et donc de cases en cases) pour empêcher, juguler, ralentir... notre réflexion !

De Charybde en Scylla...

Partition à la Sisyphe<sup>36</sup> puisque étant à la fois écho du sens et son tombeau... ?

Écho n°55, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

Pardonnez-moi ce petit temps de réflexion, mais vos commentaires sont vraiment hors du commun. Il faut que je vous en félicite.

Franck nous ramène aux personnages et sur leur identité. Qui sont-ils ?

Ils fonctionnent selon le principe logique A est A. (Crevert est Crevert).

Mais aussi selon A n'est pas B. (Crevert n'est pas Crochettrain).

Et puis surtout A ne peut en aucun cas être C. (Crevert n'est pas le père fétiche ? (en aucun cas))

C'est peu et c'est beaucoup pour un sphinx à tête de renard. La formule est belle. Superbe coup pour le scribe et sa plume.

Les personnages écrivent. Ce sont des écrivains.

Le jeu se déroule tous les vingt ans, mais l'antitexte écorne le temps. Il le remonte ou il le descend comme votre merveilleux escalier *pawlowskien*.

Il s'agit d'enregistrements, or ces derniers ne constituent pas une preuve lors des procès. Et il s'agit d'un « procès ». Emma<sup>37</sup> a fauté. Elle doit mourir à la fin du roman. Et pourtant l'ambrosie est encore un de vos coups redoutables.

Oui, tous les personnages sont en quête d'immortalité, pas seulement le personnage du père fétiche, mais le *Métapoly fétiche* en tant que texte.

L'écholapsus discute seul, dans un temps différent. Il éventre le texte et ne peut être que *marge/citation* ou travesti. Il ralentit et fait diversion.

---

<sup>35</sup> Carte qui prend la valeur que lui donne celui qui la possède dans son jeu. Élément inattendu qui se révèle déterminant dans le succès d'une entreprise.

<sup>36</sup> Pour avoir osé défier les dieux, Sisyphe fut condamné à faire rouler éternellement, dans le Tartare, jusqu'en haut d'une colline un rocher qui en redescendait chaque fois avant de parvenir au sommet.

<sup>37</sup> Emma Bovary.

Un jeu pervers ? Pas tant que ça. Un jeu...

L'autre proposition est tellement séduisante qu'il me faut vous en remercier.  
Un père fétiche qui se nourrirait de notre incapacité à résoudre ses énigmes ?

Qui se nourrirait aussi de ses faire-valoir tel le baiser du dieu Baal<sup>38</sup> (Baal-kiss) ? Vous êtes un homme étonnamment doué pour ce qui est de résoudre des énigmes, le père fétiche va donc mourir de votre main.

Mais attention, *Le Mythe de Sisyphe* est un essai rédigé par Albert Camus<sup>39</sup>. Il fait partie du *cycle de l'absurde*.

L'absurde sinistre de cette histoire de cadavres.

De vieux fantômes qui viendront nous hanter...

Le fantôme du père Œdipien qui voudrait nous crever les yeux !

Qui nous obligera à choisir entre Charybde et Scylla.

(Si vous souhaitez poursuivre cet entretien, veuillez reformuler un commentaire)

Écho n°56, par Jennifer David :

J'ai fouillé 72, 73, 74 mais je n'ai encore rien trouvé.

Pourtant ce truc est paru quelque part.

Dans les fous littéraires ou un truc comme ça...

Ou bien chez *Yellow Now*.

Je vais fouiller 75.

Écho n°57, par Serge Hamels :

Tout brûle ! Le texte brûle ! L'incendie avance au rythme de nos lectures. Les personnages s'enfuient devant le feu. On peut voir les flammes se refléter dans leurs yeux !

---

<sup>38</sup> Baal est un dieu sémitique, cananéen puis phénicien qui, sous les dynasties des Ramsès, est assimilé dans la mythologie égyptienne à Seth et à Montou.

<sup>39</sup> Albert Camus est un écrivain, philosophe, romancier, dramaturge, essayiste et nouvelliste français. Son œuvre comprend des pièces de théâtre, des romans, des nouvelles, des films, des poèmes et des essais dans lesquels il développe un humanisme fondé sur la prise de conscience de l'absurde de la condition humaine.

Écho n°58, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Bravo pour votre commentaire. Il rejoint celui de Philippe Sarr : « le texte se consume ».

Et nous voici revenus au dieu Baal qui engloutit ses victimes dans le feu intérieur de son horrible corps.

Les personnages fuient. Oui, c'est sans doute pour cela que l'histoire se hâte.

Et c'est vrai qu'on dirait que les protagonistes ne disposent pas trop de temps.

L'image du feu est une belle image dont je vous remercie, car elle reflète bien le monstre *Scylla* de mon histoire.

L'antitexte nous oppose son illisibilité. Qui pourrait le résumer ?

Votre explication, dans sa simplicité, est affolante et reproduit bien la panique qui règne à bord !

(Si vous désirez poursuivre cet entretien, veuillez reformuler un commentaire)

Écho n°59, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

Proposition de résumé (et fin du procès ?) : le Métapoly ?

Récit surréaliste de Georgie de Saint Maur mettant en scène des personnages (des écrivains) s'affrontant autour d'un jeu, le Métapoly, qui se déroule tous les vingt ans, et dont les règles (s'agit-il de jouer avec les mots, de les « vider » de leur substance?) ont été fixées par un certain père fétiche. Le récit se veut « antitexte ».

Sa structure binaire renvoie à Charybde et à Scylla (se faire l'écho du sens, être son tombeau), navigue entre rêve et réalité, entraîne le lecteur dans de multiples directions en s'appuyant sur l'arbitraire du langage.

Au final, les lecteurs n'ont d'autres choix que de se laisser happer par le récit, comparable en ce sens au dieu Baal, un peu aussi à la manière d'Alice basculant dans l'antimonde, de l'autre côté du miroir (là où le temps ne « compte » plus?). La composition, fonctionnant comme un ensemble de « pièces » juxtaposées, est émaillée de nombreuses références (on pourrait même avancer qu'elles constituent sa



matière principale), emprunte à des époques différentes, aussi bien à la mythologie grecque qu'à la littérature ou la peinture modernes et contemporaines.

Rien d'étonnant alors à ce que planent sur ce récit ô combien tentaculaire les ombres amphigouriques de Breton et Soupault (corollairement celles de Jacques Vaché !), auteur des « Champs magnétiques », donc, Duchamp, Magritte, Vian, Carroll, bien entendu, sans oublier Blavier, Jarry (comment ne pas voir dans le Métapoly une sorte de réplique du Roi Ubu<sup>40</sup> ?...), et donc Homère (Charybde et Scylla...).

Les personnages (Crevert, Crochetrain, le Père fétiche) sont des « empêcheurs de tourner en rond » qui sèment de faux indices, faisant que le récit a parfois des allures de chasse à courre !

Plus énigmatique, en revanche, la présence des deux seules et uniques femmes : Psychæ, et Psychœ... Construites sur le modèle des deux sœurs d'« Alice au pays des merveilles » ? Les deux faces d'une même entité ?

Au lecteur de décider...

Écho n°60, par Serge Hamels :

Damned ! Ce type est le diable.

Écho n°61, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

Un homme peut-il dire à un autre qu'il le trouve intelligent sans avoir l'air de lui cirer les pompes ?

Je prends le risque. Vous êtes très intelligent.

Vous êtes le seul, jusqu'à présent ; à avoir reformulé un commentaire pour la même séquence.

Et quel commentaire !

---

<sup>40</sup> *Ubu roi* est une pièce de théâtre d'Alfred Jarry publiée dans la revue de Paul Fort *Le Livre d'art* et représentée pour la première fois par la troupe du théâtre de l'Œuvre au Nouveau-Théâtre. Il s'agit de la première pièce du cycle *Ubu*. Son titre pourrait être inspiré de la tragédie de Sophocle, *Œdipe roi*.

Considérée comme précurseur du mouvement surréaliste et du théâtre de l'absurde, Jarry mêle dans cette farce provocation, absurde, satire, parodie et humour gras.

Votre résumé est impeccable. Magique. Presque sans faille.

Quasiment tous les éléments sont là. Ils sont *contenus* dans votre énumération lapidaire. Je vous en félicite vivement !

Il reste cependant deux détails :

— le renard est blessé, son pelage est en sang. L'aigle a enfoncé ses griffes (sa plume ?), très profondément dans le mou du *nonsense*. Le renard se réfugie dans sa tanière et riposte au résumé : « Oui, mais pourquoi ? ». Ce n'est pas de votre faute. Il vous manque un petit élément qui va arriver dans les prochains épisodes.

— le résumé nous apporte une collection de faits, mais demeure, lui aussi, pour ainsi dire aussi inintelligible que l'antitexte. En fait, il présuppose une connaissance du manuscrit. Une lecture préalable à celle du résumé. Sans quoi, ce dernier demeure obscur et ses arcanes ne s'ouvrent pas.

Faire l'expérience avec quelqu'un qui ne connaît pas *Le Métapoly*, proposez-lui votre résumé et vous verrez. Le sens ne s'ouvrira pas pour lui. Il n'empêche que votre travail est réellement d'un très haut niveau, et que je ne saurais jamais assez vous remercier de l'avoir réalisé.

Vos commentaires sont très appréciés par beaucoup de gens (écrivant ou n'écrivant pas de commentaire).

Je vois déjà que vous avez *bluffé* Serge Hamels.

Mais Franck aussi est sous le charme.

Vous apportez à ce récit une dimension fantastiquement *carrollienne* qui me ravit. C'est pourquoi, face à votre perspicacité et à votre intelligence, je n'aurai qu'un mot, un seul : bravo et merci !

Écho n°62, par Gustave Lenain :

Vous êtes bien compliqué !

Évidemment, je ne perds pas de vue, un seul instant, votre belle expérience « antitextuelle », mais bon... Moi j'apprécie davantage la simplicité (géniale), d'un Maurice Carême<sup>41</sup>.

---

<sup>41</sup> Maurice Carême est un écrivain et poète belge qui remporta un important succès auprès du public.

Je n'aime pas le *nonsense*, ni votre prose qui tient des raisonnements dénués de concept logique sous une apparente logique.

Vos personnages, par exemple, sont très proches de la folie et, finalement, en décalage total avec leur propre tempérament. Ils ont un double comportement. Cette idée de dualité se retrouve sans cesse dans votre « littérature ». Mais bon, il faut bien dire aussi, au risque de choquer les puristes, que je n'apprécie pas du tout votre *incontournable* Lewis Carroll et que son « Alice au pays des cinglés » me tombe des mains dès la première page. Humour de gothons que tout cela.

Quant à votre antitexte, proprement dit, (c'est-à-dire votre alibi), la controverse pour ce mot suscite, depuis toujours, un tel engouement, qu'il en a perdu toute signification précise.

Si je me souviens bien, on peut même voir chez Shakespeare, par exemple, un rôle masculin qui ressasse le mot comme une sottise ritournelle... Si l'on s'en tient au XX<sup>e</sup> siècle, le mot « antitexte » a tellement été employé à tort et à travers qu'il a subi une véritable explosion sémantique. Il en est sorti une nouvelle signification.

Bref, pour moi, votre fameux antitexte est tout bêtement un roman. Pas plus que les films de Woody Allen<sup>42</sup> (qu'à l'inverse de moi, vous devez certainement apprécier), ne sont des « antifilms ».

Suis-je dans l'erreur ?

Écho n°63, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Gustave,

Et, malgré tout cela, vous lisez mes livres ?

Je me permets de vous en féliciter. Ça ne doit pas vous être très agréable. En tout cas, vous n'êtes nullement « dans l'erreur » et vos commentaires ont toujours été, jusqu'à présent, très pertinents.

*Le Métapoly* est bien un roman (plus de 100 pages), déjanté et absurde. Il est vrai que *Dieu, Shakespeare et moi* m'ont un peu inspiré. Je porte une grande

---

<sup>42</sup> Woody Allen est un réalisateur, scénariste, acteur et humoriste américain, Il est également écrivain (pièces de théâtre et nouvelles), et clarinettiste de jazz.

admiration à l'humour de Woody Allen. Je vous remercie de l'avoir subodoré dans les répliques de Crochettrain et de Crevert.

Il se trouve que ce texte soulève bien des interrogations (comme vous le constaterez vous-même, en lisant les commentaires des autres).

Antitexte / alibi ? Ne vous laissez pas impressionner par les ressorts proprement machiavéliques du *Métapoly*, et lisez tranquillement ce texte drôle et amusant (sic). Il doit être léger et pétillant comme une coupe de champagne.

Allons, laissez-vous aller. Ne pensez plus à rien qu'à lire...

Laissez-vous aller... Ne pensez plus à rien...

(Et si vous désirez poursuivre cet entretien, veuillez reformuler un commentaire)

#### Écho n°64, par Georgie de Saint-Maur :

Les décors sont de Roger Harth<sup>43</sup>, les costumes de Donald Cardwell<sup>44</sup>.

Dans son livre *Le Métapoly, apologie du sens*, Victor-Emmanuel Allard nous expose sa vision des choses. Perspective vertigineuse que celle où il nous apprend que le sens naît du non-sens. « Dans un monde de nonsense, la moindre lueur de sens est mise en évidence et magnifiée. » Allard voit dans *La Tête de pipe*, une affirmation logique du jeu. Enfin des échos. Nous ne sommes pas loin de partager cette alternative, en regard du peu d'information que nous offre le chapitre. *La Tête de pipe* ressemble à une décision importante. Crochettrain n'est pas dupe, son ami (son salami), lui a volé quelque chose...

#### Écho n°65, par Romain Giordan :

Je suis peut-être bête (c'est même fort probable), mais je ne comprends rien à vos textes et je n'arrive pas à y accrocher car je trouve que vous faites de l'hermétisme croisé avec une certaine forme de littérature cryptée.

---

<sup>43</sup> Roger Harth est un décorateur de théâtre. Il acquiert sa notoriété grâce à l'émission *Au théâtre ce soir*, dont il assurera la grande partie des décors.

<sup>44</sup> Donald Cardwell est un décorateur et costumier noir américain. Il acquiert sa notoriété grâce à l'émission *Au théâtre ce soir*. Les retransmissions s'achevaient par la présentation de la troupe et par le célèbre : « les décors sont de Roger Harth et les costumes de Donald Cardwell.

Trop de références, de singeries, de sous-couches de narration qui, au final, donnent un ton très pédant à vos écrits.

Voilà, enfin, c'est une critique qui ne vaut pas grand chose, mais je le répète : je suis peut-être bête. J'ai l'impression d'avoir 14 ans et de tenir entre les mains un livre-jeu qui croit qu'écrire a pour fonction de distraire & amuser le lecteur.

Ce livre me tombe des mains.

Écho n°66, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Romain,

Le livre vous tombe des mains ? Ça ne m'étonne guère.

Félicitations pour en avoir lu ce que vous en avez lu avant que cela n'arrive.

Merci pour votre commentaire franc et direct.

Écho n°67, par Romain Giordan :

C'est vrai que je n'aime pas « jouer » en lisant et qu'avec vous je passe mon temps à me gratter la tête en réfléchissant... « Où veut-il en venir ? ».

Faudrait que je vous relise à tête reposée (parce qu'au final tout ce que vous écrivez est très érudit donc forcément intéressant) et surtout que je relise tout entier (et non de façon morcelée — même si c'est le principe même du feuilleton !).

Cordialement.

Écho n°68, par Georgie de Saint-Maur :

Dans *Métapoluche*, un essai de Maurice Maquet, ce dernier nous assène que ce livre « a été écrit sur le pot du W.-C. ».

Maquet n'est pas plus tendre avec les personnages qu'il qualifie « d'étrons surnageant dans la cuvette ».

Il va de soi que je ne recommande pas la lecture de ces 32 pages d'insultes et que je préfère de loin le passage où il concède que « Psychœ et Psychæ sont les deux plus belles femmes de la littérature », et que sous leur charme fascinant il « se soulage souvent la nuit ».

Comme on le voit, Maquet ne prend pas de gants !

Il n'empêche que voici encore un ouvrage consacré au *Métapoly*, ce sphinx imperturbable qui déploie ses ailes de géant, comme l'albatros de Baudelaire<sup>45</sup>, sous l'apparence d'un ramassis de stupidités.

Écho n°69, par Serge Cazenave-Sarkis :

Cher Georgie,

Je sais, ça faisait longtemps ! (beaucoup de travail !)

Je rentre à l'instant (je devrais dire il y a cinq heures, c'est-à-dire : cinq minutes, mais peut être devrais-je décomposer d'années en mois, de mois en jours, de jours en heures, et d'heures en minutes... Le temps me manque. Nous garderons : cinq minutes, allez six ! Que le temps passe vite ! Sept...), de chez Castorama — la bêche était en promo, la pioche en revanche m'a coûté fort cher.

Ah tiens ! Pioche... Revanche... Décidément tout mène à vous !

Prenez soin de vous, la synapse est fragile et se greffe très mal ! (Ca me fait penser que les cellules du cerveau... mais non, oublions !...)

Bien à vous.

Écho n°70, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

voici un gentil commentaire qui ressemble plus à un message à un ami. Je vous en remercie.

Une bêche ? Une pioche ? Entamez-vous une période de jardinage ? Félicitations, en tout cas, pour vos nouveaux achats.

Écho n°71, par Serge Cazenave-Sarkis :

Il n'en est rien !

Ces outils, blessants, pour qui ne sait s'en servir, vont m'être utiles pour creuser vos terres inconnues.

---

<sup>45</sup> Charles Baudelaire est un poète français. Au cœur des débats sur la fonction de la littérature de son époque, Baudelaire détache la poésie de la morale, la proclame tout entière destinée au Beau et non à la Vérité.

Vous ne m'avez rien dit sur le temps. 20 ans — je ne peux y croire !

Vos époques me semblent si éloignées les unes des autres... Grecque — Napoléonienne — Aujourd'hui et un peu d'hier...

Alors, ce temps, cher Georgie ?

Écho n°72, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Je vous présente toutes mes excuses. Je suis idiot de ne pas avoir compris que vous parliez du texte. Je ne vous ai rien dit sur le temps, c'est exact.

Vous avez pourtant vu juste lorsque vous me dites que les personnages confondent les heures, les minutes et les années. Bravo.

Cela pourrait signifier que le temps ne compte pas (ou plus), pour eux dès lors qu'ils sont morts.

La mort dure longtemps. Pour ce qui reste du « temps » du roman je vais faire une confidence et une autocitation :

« [...] Conséquence inattendue de tout cela : une semaine entière à me consacrer à la rédaction de mes textes à mes lectures et autres intellectualités... Je ne sais si je t'en ai déjà parlé, mais ma façon de travailler sur mes livres s'apparente énormément à celle de peindre des toiles à la peinture à l'huile. *Si l'artiste utilise ce matériau (l'huile), il se retrouvera vite arrêté par de longs temps de séchage entre les couches successives.* Un des moyens dont il dispose pour remédier à cela, est de commencer plusieurs toiles à la fois ! Généralement sur des sujets forts différents les uns des autres pour ne pas sombrer dans l'ennui de la routine. Il entamera donc un paysage, un portrait, une scène de bataille, etc. L'idéal étant de disposer du plus grand nombre possible de toiles sur lesquelles on soit en mesure de travailler. Ainsi procède-je avec ma littérature. Ce long préambule pour t'expliquer que je laisse souvent un texte dormir plusieurs années avant de le reprendre et d'y retravailler. Ce fut le cas cette fois-ci de mon roman cryptographique « Le Métapoly », auquel je retouchais après un luxe d'avatars dont le dernier datait de 1997. Toute une semaine à corriger, à remanier, à remplacer, à comparer et à presque tout jeter au panier... Un régal pour les écrivains passionnés par leur travail. En est

sorti un texte dactylographié de 39 pages, que je me suis empressé d'enfermer dans mon gros classeur à anneaux « Romans/Projets textes » où il a été rejoint par beaucoup d'autres prototypes que tu pourras certainement lire un jour si le Grand Architecte me prête vie assez longtemps encore. Là je vais le laisser dormir jusqu'à la fête des morts 2010 où il rejaillira dépouillé de scories et auréolé d'une gloire et d'un intérêt nouveaux. » (« Lettre à ma sœur », 2009)

Voilà j'espère avoir un peu répondu à votre question que je vous remercie d'avoir posée.

Écho n°73, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

Ainsi, les personnages s'agitent-ils devant le feu qui menace.

Ils sont « contraints ».

La langue qu'ils utilisent se meurt elle aussi.

Sous l'énigmatique (le Métapoly ?) contrainte !

Le *Métapoly*/Sphinx est aux abois. Le Temps se désagrège.

Des aveux ?

Mais, j'entends d'ici de terribles hurlements.

Le croit-on mort que le Père fétide riposte avec un talent majestueux !

Surréaliste ! Oulipien ?

Le *Métapoly* « roman cryptographique » ?

Edgar Allan Poe<sup>46</sup> serait-il donc du Voyage lui aussi ?

Aux côtés des magnétiseurs !

Et Baudelaire, via Brautigan<sup>47</sup> ?

Baudelaire entrant dans cet asile somptueux déguisé en psychiatre<sup>48</sup>...

---

<sup>46</sup> Edgar Poe est un poète, romancier, nouvelliste, critique littéraire, dramaturge et éditeur américain, ainsi que l'une des principales figures du romantisme américain.

<sup>47</sup> Richard Brautigan est un écrivain et poète américain. Il trouve sa raison d'être dans l'écriture et rejoint le mouvement littéraire de San Francisco en 1956. Il y fréquente les artistes de la Beat Generation et participe à de nombreux événements de la contre-culture.

<sup>48</sup> **Asile de fous**

Baudelaire entra / dans l'asile / déguisé en / psychiatre. / Il y resta / pendant deux mois / et quand il partit / l'asile de fous / qui l'aimait beaucoup / le suivit / à travers / la Californie, / et Baudelaire / rigolait quand / l'asile / se frottait / contre sa jambe / tel un drôle / de matou.



Et l'asile se frottant contre sa jambe (celle du psychiatre) tel un drôle de matou ! (extrait de « Tu es si belle qu'il se met à pleuvoir ! »... en dédicace spéciale Psychæ !)...

Tous finiront-ils leur course effrénée dans la même « cellule » (prison ?) de l'hôtel œdipien, là où les « comptes » doivent, devront se régler...

Charybde, Scylla ? Choix stratégique ?

Ruse de renard ? Le texte se cherche-t-il ? Le texte un phare... à « on » ?... Sa, ses voix (hétérogénéité évidente)... si longtemps tues crépitant ? Il absorbe (le texte — comment écrire avec des « mots morts » ?), rejette, s'invente, se réinvente, ose, qui plus est, des plans d'attaque audacieux et redoutables.

L'antitexte doit-il alors sa profondeur, sa verticalité — en ordonnée sur l'échiquier ? (profondeur d'un sens caché que le lecteur devineur par ses lectures actives et/ou commentaires apocryphes tente de faire remonter à la surface — tentant alors de comparer ce « corps de texte-là » caché en dedans, à un « noyé » — un noyer ! dirait l'Echolapsus !, dépourvu de racines et de rhizomes..., chemin et lecture faisant, texte au bord de l'implosion, donc, qui se fissure et laisse échapper une substance (fétide !) constitué de cris tus incantatoires, de chants maldororiens...) au présumé énigmatique... Sa lecture (chemin faisant) représentant alors l'horizontalité (abscisse) ?

Énigmatique et sacré.

Une sacralité mythique voire religieuse (les costumes — lesquels pourraient aussi bien être une allusion, une de plus... à nos Immortels Académiciens !) ou au présumé sacrificiel (mots qu'on égorge et sacrifie tels des moutons de Panurge au sommet de la pyramide — celle du sens ?).

Sans l'une l'autre (énigme — sacralité) pas de réception du texte par le lecteur devineur. Plan d'attaque redoutable. Ruse !

Scylla : « Cet antitexte sera le tombeau du sens »...

L'antitexte dynamite le sens et la continuité du texte.

L'Echolapsus fait de son côté référence à un autre discours dans la marge donc, se faisant source d'autres possibilités de lectures.

---

Richard Brautigan in *The Pill Versus the Springhill Mine Disaster*, éd. Four Seasons Foundation, 1968. (trad. Frédéric Lasaygues et Nicolas Richard, éd. Le Castor Astral, 1997).

L'antitexte se matérialise par la multiplicité des voix, sa discontinuité temporelle.

Les nombreuses exégèses (d'où viennent-elles, ne s'est-on jamais interrogé sur leurs origines, également celles de ces auteurs « fantoches » fétichistes qui les ont soi-disant conçues ?)...

Georgie ? Georgie/Père fétiche ?

« ...Ainsi procédé-je avec ma littérature... je laisse souvent mes textes dormir plusieurs années avant de les reprendre et d'y retravailler. »

(Le manuscrit raturé remis à Crevert n'en est-il pas un exemple... manuscrit volé puis restitué, présent ici et hors d'ici — comme le *Horla*<sup>49</sup> de Maupassant<sup>50</sup> ?)...  
« Ce fut le cas avec mon roman cryptographique *Métapoly* et ses nombreux avatars. Corriger, remanier, remplacer, comparer puis tout jeter au panier puis tout récupérer ?... »

Remiser dans un classeur à anneaux (les anneaux, des vers creux comme Crevert et son envers ?) ?!

Textes palimpsestes ?

Georgie personnage de son propre roman ?

Un roman à « contraintes »... Qui voyagerait ainsi d'un monde à l'autre ?

Georgie / Crochettrain / Crevert / Psychæ ?

Des têtes ne risquent-elles pas de tomber ? Et si oui, lesquelles ?

Quel refuge, quelle tanière cette fois-ci...

Escalier de secours...

Écho n°74, par Serge Hamels :

Je trouve que les commentaires de Philippe Sarr sont terribles !

Ils valent un bouquin à eux seuls.

À côté d'eux, les miens c'est du pipi de canari, mais bon, pour les costumes, je crois que j'ai trouvé.

---

<sup>49</sup> *Le Horla* est le titre de deux nouvelles fantastiques de Guy de Maupassant.

<sup>50</sup> Guy de Maupassant est un écrivain français. Lié à Gustave Flaubert et à Émile Zola, il a marqué la littérature française par ses six romans.

Les personnages sont tout nus. Ce sont des nudistes (hop, tout à l'air !).  
C'est pour ça qu'ils parlent de costumes, ils seront contents d'aller se rhabiller !  
Non, je plaisante, l'idée de cet antitexte est chouette.

Écho n°75, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe, cher Serge,  
Je déplace ma réponse à vos excellents commentaires dans ceux de la  
prochaine séquence.  
Merci de votre compréhension.

Écho n°76, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,  
Pardonnez-moi ce petit temps de réflexion.  
Vos commentaires sont des bijoux d'analyse.  
Les flammes lèchent les personnages qui me sont *obligés*...  
Le texte est mourant.  
Le Métapoly, a usé toutes les cordes de son arc/lyre.  
Notre bon et joyeux père fétiche pisse le sang.  
Le temps réclamé par Serge Cazenave est abruti de fatigue.  
Des aveux/désaveu on a volé « une chose très intéressante et fort  
importante ».

Le *Métapoly* se moque des commentaires !

Il est oulipien dans la contrainte de ne produire que du non-sens. « Il n'y a rien  
de plus difficile, disait Edward Lear<sup>51</sup> à propos de ses *Limericks*, que de produire du  
non-sens. Le sens apparaît toujours ». Il suinte de notre inconscient.

Cryptographique n'est pas le mot *adéquat*.

La sémiologie est décryptable.

Le texte est plutôt une farce (ou un farceur), qui se laisse lire aisément, mais  
dont on ne retire pas grand-chose.

Never more Never more ! C'est un peu la chronique d'une mort annoncée.

---

<sup>51</sup> Edward Lear est un écrivain, un illustrateur et un ornithologue britannique. Il est surtout connu pour son ouvrage : *A Book of nonsense*.

Celle d'un double assassinat, dont les victimes (Psychœ/Psychæ), ne reverront jamais le *Père*.

L'ange du bizarre, cher à Baudelaire, nous ramène à ses *Paradis artificiels*.

Nos héros sont stupéfiants.

A leurs actions se substitue leur délire (dé-lire).

Avec quoi bourrent-ils leur pipe ? Avec des bandes magnétiques ?

Avec quels antidépresseurs avancent-ils en titubant ?

Ce texte est en dérapage contrôlé. Il dérape, pédale dans le vide et, on ne sait trop comment, rejoint la route. C'est ce tour de passe-passe qui retient notre attention.

Les cellules de l'asile psychiatrique sont une de vos victoires (une de plus).

Vous avez l'œil acéré et la plume maligne.

Oui, bien sûr, les personnages sont fous.

Et l'histoire ne vaut guère mieux.

« L'asile se frottant contre la jambe de Baudelaire déguisé en psychiatre » est une magnifique trouvaille de Brautigan que vous avez bien fait d'épingler.

Son « Tu es si belle qu'il se met à pleuvoir ! », poétise toute votre dissection et me fait voir en vous un ami/adversaire d'une force insoupçonnée. L'Hôtel-Cédipe est l'endroit où se liront les comptes, racontés par les conteurs EDF.

La ruse viendra après Balkis.

Comment écrire avec des mots morts ? Bravo.

Rien de plus complexe que de ne rien tenter. Quand on est pourchassé par des chasseurs tels que vous.

L'antitexte essaie de se tenir vertical. Il a bien des racines et des rhizomes.

Mais ceux-ci ne nous apporteraient que peu d'éclairage. Pas plus que si je disais : « On a volé : oui ! »

L'écholapsus, outrageusement maquillé, ne sert à rien qu'à façonner sa propre vanité.

Sa voix n'est productrice de sens qu'après-coup. Merci pour avoir remarqué ce concert de voix cacophonique.

Les nombreux ouvrages traitant du *Métapoly* sont un moyen commode d'offrir des pistes (vraies ou fausses). Avec leur label apocryphe clairement énoncé/annoncé, ils corroborent nos propres commentaires, qui, soudain, ont pris l'allure d'exégèse.

A n'est pas B.

Georgie n'est pas le Père fétiche.

Georgie (si tant est qu'on puisse l'y assimiler), est un personnage du double livre. Au même titre que vous et les autres commentateurs.

Bravo, mille bravos pour le coup du classeur à anneaux.

Ce petit mystère est proche d'être élucidé.

Des têtes devraient tomber, mais il n'en sera rien. La mauvaise foi et le mensonge vont triompher au grand dam de Crochettrain.

Mercredi prochain, Franck est d'accord pour publier les *fausses notes du chapeau malon*, un recueil de notes très importantes.

Celles qui se trouvaient dans le classeur ?

Couché dans son terrier le renard est immobile. Il ne bouge plus.

Respire-t-il encore ?

Avez-vous envie qu'il respire encore ?

Écho n°77, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Non, vos commentaires ne sont pas inférieurs à ceux des autres.

Plus brefs, ils mettent souvent en lumière une facette importante.

Dans le cas présent, ils permettent à Ulysse (le renard), de sortir du terrier/tombeau et de courir vers le crépuscule.

Les personnages sont nus. Je reconnais bien là votre humour.

Mais le plus drôle est que vous avez mis dans le mille, bravo.

Ces personnages ne peuvent pas s'habiller. Ils ne sont que des mots ! (des mots morts dixit Philippe Sarr, que vous admirez à juste titre)

S'ils s'habillent ce seront d'autres mots.

Nous le verrons dans un prochain épisode lors du passage traitant du *Grand Vœu*.

Merci de me lire.

(Si vous souhaitez poursuivre cet entretien, veuillez reformuler un commentaire)

Écho n°78, par Jennifer David :

J'ai scanné 75. Rien.

Évidemment ça ne s'appelait sûrement pas comme ça.

Je vais fouiller 76, du côté de Blavier et des Temps mêlés. Ou même la documenta Queneau à Verviers.

Écho n°79, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

Combien de « fausses notes » ? De « contre-notes » ?

J'entends d'ici sa *Psychæration*.

Père fétiche ?! Pissant le sang (pissant le sens...)... et donc bien vivant ?

Puisque « presque déjà mort » ?

(Une belle mort... Les larmes à la main ?)

Absurde, en effet, camusien, dostoïevskien (Crevert/Crochettrain, des volcans en puissance, un côté Raskalnikov ?)... Non-sens, car il ne saurait y avoir de fin (car « antitexte »).

J'en veux pour preuve la suite térébenthinisante (annoncée) des seize œufs — œucholapsus — posthumes... dans une paire de « six eaux » troubles comme un trottin d'alien étirant sa folle *rubanithèse* à travers les sombres renardises contrées de la forêt amazonienne... Une fois poussée la note, en contre ut ?... main qui se fait ferme-ture... sirènes hurlantes, pipes d'opiacés (« lourdes, lentes »... « Satan le feu »...)... Pythies en diable eucharistiques (le sang crochetranisé en vin, les œufs cronvertis en nœuds — gordiens — Psychæ Psychœ ?).

Père fétiche ? Perfiction ? Et si le *Métapoly*, ampère-fiction, était une sorte de « derviche<sup>52</sup> », de darviche (de daron sentant la terre-églantine) au final, nous jouant

---

<sup>52</sup> Le derviche est initié par un maître et participe aux rituels de la confrérie, qui consistent souvent en des invocations répétées du nom de Dieu, ou en d'autres pratiques hypnotiques

(changer le plomb en or ?) toujours la même partition, des ronds — des euros ? — (l'importance du pluriel, ici) concentriques (effets du caillou — autrement dit la contrainte, gage de liberté — jeté dans la mare putride du réel une fois décomposé le bouchon de l'illusion (ou l'inverse), puisque aucun sens, escalier protéiforme où les personnages sont invités à se promener nus — à ce propos, y a-t-il des mots « nus » et « habillés », comme il existe un « art cru » et un « art cuit » ? — ni mauvais, ni bon, donc — contrairement à ce que pourrait penser Crochettrain (il ne saurait y avoir de « mauvaises cellules » selon moi).

Tuer le « Père » (pour qu'ils vivent, pour que leur folie advienne), alors, est une contrainte absolue...

Écho n°80, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

Combien de « fausses notes » dans ce concert de voix ?

Dans cette cacophonie ?

Et ce *Métapoly* ? Vivant ? En dépit de toutes ces analyses ?

On peut s'étonner de sa résistance. Je dois avouer qu'il ne fait pas toujours le « poids ». Mais il réussit à s'échapper de commentaire en commentaire en saisissant l'anecdote.

Encore plus mort ! De cabriole en saut de l'ange. Les larmes de reconnaissance tombent sur la scène du « crime ».

Merci pour ce qui est de Raskolnikov.

On en vient au meurtre. A la faute. A la torture du remords.

Mais Crochettrain est innocent ! Reste donc ce nabot de Crevert.

Mais qui sera sa Sonia Semionovna ?

Psychæ et Psychœ sont-elles les prostituées rédemptrices dont il tombera amoureux ? Dostoïevski, lui, utilise cette relation comme une allégorie de l'amour de Dieu pour l'humanité déchue mais il n'y a pas de Dieu hors le *Père*.

S'il n'y a pas de fin, le crime restera impuni.

---

comme la danse ou le chant jusqu'à l'extase mystique, l'anéantissement. La confrérie la plus connue est celle des derviches tourneurs en Turquie et en Iran.

Mais peut-être est-il déjà pardonné en regard du plaisir que nous procurent les commentaires ?

Ou bien, comme vous le suggérez, l'antitexte se terminera en queue de poisson. Euecholapsus est rudement bien trouvé, bravo. Il renvoie aux œufs, dont on se servait autrefois pour peindre à la *tempera*.

Mais la térébenthine renvoie plutôt à la confiance faite à Serge Cazenave concernant ma façon d'écrire.

*Les fausses notes du chapeau malon* sont l'œuvre d'un contre-ténor.

Elles sont rares et précieuses.

Les protagonistes sont fous ou drogués.

Ils ont rejoint le *Don Juan* de Carlos Castaneda<sup>53</sup>.

« Tu sais ce qu'on fait avec le papier au Mexique ? » Père fétiche/Perfection ? Non le texte est trop gourmand d'imbécillité.

Déjà le côté derviche/toupe de Crevert avait exaspéré Serge Hamels, il ne manquerait plus que le père fétiche s'y mette, lui aussi.

Le vin crochetransé en sang, les nœuds *cronvertis* en œufs, tout cela est finement observé. Il nous faut du sang/vin pour nous désaltérer.

Il nous faut des œufs/nœuds pour nous rassasier.

On ne fait pas impunément confiance au *Père*.

Il semble toujours prêt à nous trahir. A nous abandonner.

Le caillou lancé au milieu de la mare ? Voilà qui est prophétique. Mais (et cela Franck vous le dira), avant de crever l'onde, il fera des ricochets.

Comme moi-même je me complais à en faire de texte en texte.

Ce qui nous amène tout droit à mon interview « C'est assez dire » : « Y-a-t-il des mots « nus » et « habillés », comme il existe un « art cru » et un « art cuit » ? » Bigre, John Culard aurait eu fort à faire avec vous.

Oui, je pense que nous allons le voir dans la suite du feuilleton, les mots (les personnages donc), vont brutalement se transformer ; muter, muer... Je vous laisse découvrir *Le Grand Vœu*.

---

<sup>53</sup> Carlos Castaneda est un anthropologue américain connu pour ses ouvrages relatant ses expériences prétendument issues de l'enseignement d'un *mentor* indien Yaqui, don Juan Matus.



Pas de bonnes, ni de mauvaises cellules ?

Elles sont, en tout cas, englouties dans la partie.

Si on y prête un peu d'attention, elles passent de « spacieuses » au départ à « horribles » vers la fin.

Tuer le « Père » est notre contrainte absolue. Félicitations.

Nous le ferons passer du monde de l'absurde à celui du sensé.

Nous y travaillons. Le résultat est surprenant.

(Si vous désirez poursuivre cet entretien, veuillez reformuler un commentaire)

#### Écho n°81, par Georgie de Saint-Maur :

Dans son livre *Métopolaire*, paru aux éditions du Rire sale, Hélène Smith-Regain prétend que Crevert et Crochetrain sont, en fait, une paire de testicules. Le père fétiche étant le pénis retrouvé, tandis qu'une paire de seins (Psychœ/Psychæ), nous guide vers la théorie du vagin denté, suggérée dans les peintures de Fernand Khnopff<sup>54</sup>.

Et ce livre de délirer sur des stades freudiens éculés.

On n'y parle que de triquebilles et autres ornements masculins.

« Chaque mot sent l'urine et le sexe en sueur. »

Et Smith-Regain d'invoquer Georges Bataille<sup>55</sup> et son *Histoire de l'œil*<sup>56</sup>.

Troublant, voire déconcertant, l'ouvrage se veut savant et méthodique. Devenant par là même un des livres les plus pornographiques de ce siècle.

#### Écho n°82, par Gustave Lenain :

C'est tout simple. Je sais parfaitement, et même avec discernement, où vous voulez nous conduire.

Il est plus qu'évident que votre « Métopoly » est un faux « faux ».

---

<sup>54</sup> Fernand Khnopff est un peintre, dessinateur et graveur symboliste belge. Ses portraits de femmes montrant leurs dents ont été assimilés à la théorie du vagin denté.

<sup>55</sup> Georges Bataille est un écrivain français. Multiforme, son œuvre s'aventure à la fois dans les champs de la littérature, l'anthropologie, la philosophie, l'économie, la sociologie et l'histoire de l'art. Érotisme et transgression sont les deux termes les plus communément attachés à son nom.

<sup>56</sup> *Histoire de l'œil* est un roman de Georges Bataille qui décrit les expériences sexuelles de deux adolescents et leur perversité croissante.

Je m'explique.

Vous êtes en train d'écrire sous nos yeux (et avec l'aide de notre propre poids en échos), un faux « Métapoly ». Celui-ci nous raconte l'histoire d'une (fausse), analyse scrupuleuse d'un autre faux « Métapoly » fictionnel qui est, lui aussi, en construction sous nos yeux, et qui, de ce fait, avance en même temps que nos commentaires l'augmentent.

Ce faux « faux Métapoly » est, à nouveau faussement analysé par un chapeau qui tente, coûte que coûte, de nous faire croire qu'il se contredit. Autre chose, vous êtes un malin : vous avez choisi de baptiser votre escroquerie littéraire du nom « antitexte », parce que vous savez pertinemment bien que, d'une manière générale ce mot est assez mal, voire pas du tout défini.

Votre travail de faussaire ne s'arrête pas là, car non seulement l'histoire qui nous parle d'un texte qui grandit devant nous, est tout simplement ce même texte qui grandit devant nous, en nous expliquant, en sus, qu'il nous raconte qu'il est en train de le faire.

Le texte donc (ou plutôt votre fameux antitexte), est la fausse histoire d'une histoire faussement analysée au cours d'une autre fausse histoire faussement analysée elle aussi, mais surtout faussement commentée dans un faux contexte, et dont la fausse intrigue est faussement dénouée.

Fastoche !

Je n'aurais qu'un mot : fausse métafiction ! Voilà ce que sont vos œufs.

Écho n°83, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Gustave,

Permettez-moi de vous dire que je ne comprends absolument rien à votre exposé, car il y a longtemps que j'ai perdu le fil.

Par contre... Votre style me rappelle étrangement quelqu'un.

Si je ne voyais pas votre nom correctement inscrit à côté de votre écho, je pourrais penser que... Pour le reste, il est un fait qu'aucun commentateur ne m'a directement parlé du titre, alors même que ce dernier faisait clairement référence aux œufs de Pâques.

Peut-être à cause d'un petit décalage dans la publication ?

On peut cependant dire qu'il en pleuvait aussi dans le feuilleton et que tous ces œufs brouillés ressemblaient fort, non à Crochettrain, mais aux hommes de Cuc. Rappelez-vous ces braves petits hommes de Cuc, enfermés dans la cave (en gestation), ils vont bientôt éclore et chacun d'eux donnera un mini-père fétiche. Les hommes de Cuc sont très proches de nous, bien plus que l'Œucholapsus (trouvaille de Philippe Sarr), ils nous chantent, séducteurs : « Avec les hommes de Cuc, on ne s'ennuie jamais ! »

Qu'en pensez-vous ?

Les œufs sont pondus par Crochettrain et Crevert, tous deux en train d'écrire un roman : *Le Métapoly*.

Les œufs ont une importance capitale dans le jeu.

C'est à qui en pondra le plus en vue d'une édition de papier.

C'est probablement cela le grand secret de la police des fous... Manger « ses » œufs ! Merci d'avoir remarqué l'inceste œsophagique.

Bravo pour votre commentaire.

Merci de votre fidélité.

Écho n°84, par Philippe Sarr :

Ainsi, Crevert et Crochettrain seraient-ils des personnages mutants ? En passe de se venger.

J'avoue ne pas y avoir pensé.

Le Métapoly, serait donc un jeu qui offrirait au « Père fétiche », en fonction du nombre d'œufs « récoltés », et du vin versé, une seconde vie, une seconde jeunesse ?

Et Gutenberg serait l'initiateur de cette vengeance.

Et Cai Lun, ce ministre (selon Wiki) de l'agriculture chinoise (qui, le premier, aurait codifié l'art de fabriquer le papier !).

Et Réaumur<sup>57</sup>... (Qui en aura développé l'usage après avoir attentivement observé un nid de guêpes !)...

Et Lautréamont, et sa plume de pygargue ?

---

<sup>57</sup> Réaumur est un physicien et naturaliste français.

Faisant face aux thuriféraires du numérique (il se murmure que l'auteur de « Des souris et des hommes » se serait vu en précurseur de la modernité, le premier à avoir subodoré dans l'usage des nouvelles technologies les prémices d'une révolution anthropologique...), plus propre, plus écolo, ce dont se moquerait le *Métapoly*, qui ne verrait là que mauvais prétexte et mauvais œil !, vivrait ce passage à l'ère « moderne » comme une sorte de « dévaluation » ou de « renversements des valeurs » qu'il jugerait alors intolérable ?...

Crevert et Crochetrain mutants ?

Personnages emblématiques de cette « guerre »... se livreraient un combat (de cuc) sans merci ?

Ces œufs une allusion à Pâques, donc, vraiment ?

L'annonce d'une « résurrection » (le *Métapoly* renaît, renaît et renaît), voire d'un passage, d'un changement d'état ?

D'un passage d'un lieu à un autre, d'une « cellule », d'une « cave » à une autre ?

D'une temporalité à l'autre ?

Autre question : si les souvenirs comptent double ici, les œufs, eux aussi, ne comptent-ils pas double ?

Sommes-nous donc en présence d'univers parallèles ?

Une dernière qui me vient à l'esprit: qu'est donc allé faire le Père fétiche dans son terrier finalement (et d'ailleurs, n'en possède-t-il pas plusieurs) ?

Fuir les assauts répétés et incessants des joueurs armés de leur plume de pygargue ?

Ou, plus prosaïquement, pour y planquer ses œufs, comme on dit... pour plus de sûreté... En planquer ici... et là... disparaître puis attendre fébrilement leur éclosion ?

Écho n°85, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

Seul Crevert sera (provisoirement), un personnage mutant.

Seul Crochetrain aura motif à vengeance.

Oui, vous avez raison, le père fétiche est bibliophile et boude les nouvelles technologies...

Mais je vous propose de laisser là ces œufs cuits durs (qui n'étaient qu'un clin d'œil), et de nous consacrer, à présent, à étudier de plus près les fausses notes et les contre-notes du chapeau malon.

Cordialement.

Écho n°86, par Serge Hamels :

C'est vrai ? Les cloches de Pâques ? Et les hommes de Cuc seraient des œufs de Pâques ? Cachés dans les jardins par le lièvre de mars, peut-être ? Alors ce livre serait écrit pour les petits ? Pour les tout-petits ?

Je vous crois capable de tout. Ne seriez-vous pas aussi toqué que le chapelier ?

Écho n°87, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

« Mad as a hatter<sup>58</sup> » et « Mad as a March hare<sup>59</sup> » étaient des expressions courantes à l'époque de Charles Dogdson (Lewis Carroll). Je ne me vexerai donc pas du tout de votre commentaire. D'autant plus que je vois perler en vous une admiration commune pour Alice.

Bravo. Les œufs sont une parenthèse.

Ce texte a-t-il été écrit pour les tout petits ?

Repenchons-nous dès aujourd'hui sur les fausses notes et contre-notes du chapeau malon, elles devraient vous prouver le contraire.

Écho n°88, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

Beaucoup de fausses notes, de contre-notes depuis le début du livre, et on y voit de plus en moins clair.

La mélodie déraile !

---

<sup>58</sup> Fou comme un chapelier (au XIX<sup>e</sup> siècle, les chapeliers utilisaient souvent du mercure, très toxique).

<sup>59</sup> Fou comme un lièvre en mars est une expression courante à l'époque de Lewis Carroll.

Objectif atteint. La contrainte agit. Se renforce.

La contrainte seule permettant l'engagement (du lecteur). Son adhésion au texte. Fausses notes qui portent bien leur nom, puisque plus *obscurecissantes* que jamais.

Du brun Van Dyck<sup>60</sup> bien épais. À l'ancienne ! Et le tour est joué. Abolition de la perspective. Peu importe. Les Primitifs italiens s'en sont bien passés avec le résultat que l'on sait.

La Bête, le Père fétiche peut donc pavoiser.

Ne nous nargue-t-il pas (« Ne croyez pas que je sois sur le point de mourir, car je ne suis pas encore un squelette, et la vieillesse n'est pas collée à mon front. ») ?

Voulez-vous des « éclaircissements » ?

Les voici, qui rendent plus opaque encore un texte qui ne saurait supporter la lumière et de ce fait préfère rester dans l'ombre (celle de ces jeunes filles en fleurs que sont Psychæ et Psychœ ?). Dire du contenu qu'il est « plus grand que le contenant », signifie que nous sommes en plein « débord ». (L'antitexte antilait se gonfle donc de sens, a implosé, se répand comme une lave in(can)descente. D'où son « illisibilité ».

Antitexte absolu. D'où les « fausses notes » !

D'où cette « diarrhée cacaphonique », carrollienne (un soupçon même léger de « Finnegans wake<sup>61</sup> » ?). Cacophonie burlesque entretenue par un Echolapsus plus bruyant que Nature voire que certaine bande magnétique. Se répercute de ricochet en ricochet le long de l'Onde Noire<sup>62</sup>.

Atelier d'écriture. Texte à quatre mains issu d'une collaboration « familiale » ?

Combien de Crochetrain, combien de Crevert (mais qui « se soucie d'eux, puisqu'ils ne sont qu'un jeu de cartes » ?).

Combien de lectures possibles, puisque l'esprit du texte, carrollien, est de n'en avoir aucune qui soit plus valide que l'autre ? Si ce n'est le refus du raisonnable, du « rationnel » ?

---

<sup>60</sup> Van Dyck est un peintre baroque flamand de l'école d'Anvers (XVII<sup>e</sup> siècle). Un pigment de peinture à l'huile, le *brun van Dyck*, lui doit son nom.

<sup>61</sup> *Finnegans wake* est une œuvre littéraire de James Joyce. Réputé comme étant un texte difficile, voire illisible et intraduisible, il est néanmoins considéré comme un monument de la littérature du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>62</sup> Poétique, Le Styx, le Cocyte. Passer l'Onde noire, Mourir.

Combien de « récupérations » du texte, de « détournements », convergents ou divergents, pour un seul et même « Père fétiche » ?

Tout comme le « Alice... »...

Écho n°89, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

Ainsi les fausses notes et contre-notes du chapeau malon n'ont rien éclairci ?

On y voit de plus en moins clair ?

Pourtant la force de ces notes est leur sincérité.

Paradoxalement vous me parlez de l'engagement du lecteur, de son adhésion au texte. N'est-ce pas là pour moi, l'auteur, un pas dans la bonne direction ?

Si elles obscurcissaient davantage un texte déjà ténébreux, le lecteur s'engagerait-il dans une lecture ?

Je ne suis pas le livre *Métapoly*, ce livre qui, soi-disant, ne veut pas être lu.

Je suis son auteur qui vise à la communication.

À moins que, comme le disait Roland Barthes<sup>63</sup> : « L'écriture n'est nullement un instrument de communication...elle paraît toujours symbolique, *introvertie*, tournée ostensiblement du côté d'un versant secret du langage. »

Le tour est joué avec l'abolition du point de fuite ? Alors que les notes placent tout le texte dans la perspective d'une réécriture, d'une distance prise par rapport à l'original.

Il est vrai que ces notes ne font aucun mal au *Métapoly*, cet antitexte qui court toujours devant nous.

C'est parce qu'il se moque des notes et des éclaircissements.

Alors même que ces notes racontent son éternelle peur d'être lu.

Le *Métapoly* n'est pas vieux, mais grâce aux rayons X, on vient de voir son squelette...

C'est vrai que l'ombre des jeunes filles en fleurs où se laisse bercer le père fétiche est une image qui possède un charme fou.

Les protagonistes sont jeunes, très jeunes... Et morts.

---

<sup>63</sup> Roland Barthes est un critique littéraire et sémiologue français. Il fut l'un des principaux animateurs du structuralisme et de la sémiotique en France.

Leur jeunesse est morte.

Ce texte ne supporte pas la lumière ? Tel Dracula et ses avatars ?

Disons que son origine éclairée de plein fouet par ces notes/souvenirs est décevante. Un jeu. Un jeu de cartes ? Comme c'est finement observé (c'est cela qui me fascine dans vos analyses), Les cartes se mélangent, on ne sait qui est qui ?

Oui, le contenu se voudrait plus grand que le contenant. Et pourtant on ne ressort pas grand-chose de sa lecture.

Les protagonistes ne sont pas nos amis. Qu'en pensez-vous ?

D'ailleurs qui est le personnage central ?

Crevert ? Crochettrain ?

L'antitexte devrait (normalement) nous empêcher de faire un choix.

Crevert et Crochettrain ont écrit un livre à quatre mains. Comme ma sœur et moi. Mais c'était plus tôt, bien plus tôt.

À une époque où je ne connaissais pas James Joyce<sup>64</sup>.

Je vous remercie de l'avoir cité.

Il vient bien entendu, ricocher sur l'illisibilité (mais avec maestria), et châtie ma création.

Il paraît qu'il a écrit *Finnegans wake* en partie avec Beckett<sup>65</sup>.

Moi, beaucoup plus modestement, je l'aurais écrit en partie avec Crevert...

Mais point ne faut trop en dire, sinon s'ensuivrait le naufrage ludique de nos chers commentaires (que j'adore).

L'antitexte a bien imploré grâce à ces fausses notes !

Les noms vont surgir du passé malicieux.

Je vous ramène à la note 5 : « Une vieille feuille jaunie où se lit la plainte des hiéroglyphes égyptiens en quête d'éternité. Cette lamentation qui supplie le passant de prononcer encore, ne fût-ce qu'une seule fois, le nom. » Vous appréciez l'écholapsus de la même manière que j'ai pu l'apprécier lors de sa création.

---

<sup>64</sup> James Joyce est un romancier et poète irlandais expatrié, considéré comme l'un des écrivains les plus influents du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>65</sup> Samuel Beckett est un écrivain, poète et dramaturge irlandais d'expression française et anglaise. Son nom reste surtout associé au théâtre de l'absurde, dont sa pièce *En attendant Godot* est l'une des plus célèbres illustrations.



Je l'ai mal utilisé. Il est devenu misanthrope.

Comme moi sans doute.

Mais, au départ, il était la porte ouverte sur bien des connaissances (artistiques, littéraires, théâtrales, cinématographiques et cætera).

J'aime votre phrase : « Antitexte absolu. D'où les « fausses notes » ! D'où cette « diarrhée cacaphonique », carrollienne... »

Louis Charles serait-il aux commandes ?

*Métapoly* : cacographie ? Et le *Père* est-il bien le personnage central ?

(Si vous souhaitez poursuivre cet entretien, veuillez reformuler un commentaire)

Écho n°90, par Serge Hamels :

On oublie tout et on recommence ? Ok, *te absolvo*.

Alors ces notes ?

Ces fameuses « fausses » notes ? Je les lis depuis le début et je n'ai rien remarqué de spécial.

Mais d'abord pourquoi « chapeau malon » au lieu de chapeau melon ?

Faute de frappe ? Si oui, ça commence bien.

Enfin, je trouve que ça rend le texte un peu plus lisible. Quoique...

À propos, qui a écrit ces notes ?

Encore de sombres écrivains (idiots et improbables) ?

Allons, vivement la suite. Je me réjouis surtout de voir muter Crevert.

Écho n°91, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Merci pour cette absolution. Je suis seul face à vous tous.

Parlons des notes.

Elles ont été écrites par un chapeau.

Durant des années, j'ai porté un melon et un de mes amis (celui qui est au centre de tout ce récit), m'avait dessiné avec en guise de sous-titre : « le chapeau malon ». Orthographe obligée, donc, si je veux ressusciter cet ami.

Vous trouvez, à l'inverse de Philippe Sarr, qu'elles rendent le texte plus lisible. Vous rejoignez, ce disant, l'opinion de Franck Joannic. Bravo.

Je suis votre Monsieur Loyal. Mais j'utilise de sombres idiots écrivains improbables pour pouvoir distiller des informations.

Pour le reste, je suis sincère (hum).

Crevert va muer lors du Grand Vœu.

Encore un peu de patience.

Écho n°92, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

D'accord avec Barthes. Pas de communication !

Communiquer sur le *Métapoly* ?

Autour du *Métapoly* ?

Non, si ce n'est sur un mode « ludique » !

Est-il besoin de la force éclairante d'un contre feu pour y adhérer ? Ou bien sa principale force attractive ne se situe-t-elle pas ailleurs, c'est-à-dire dans l'antitexte lui-même, la folie « littéraire » de ses personnages, dans sa prose « alambiquée »... Et donc dans la bande (son ou magnétique) originale ?

Joyce a « en partie » écrit son « Finnegans » avec Beckett ?

L'a-t-il écrit ?

L'auteur des Chants est-il Lautréamont ?

Les commentaires (j'adore !) comme des « ajouts singuliers » ne donnent-ils pas un accès plus direct, peut-être plus immédiat à l'antitexte, que vous n'êtes pas ? (Alors, ces « fausses » notes, que j'apprécie — tout comme l'Echolapsus — ne font-elles pas, et dans une certaine mesure, partie intégrante de l'antitexte, ne font-elles corps avec lui ? D'où cette lecture « ludique » (la vie : un jeu à la fois sérieux et surréaliste), que j'en ai eu (la fiction contaminant le réel, et réciproquement).

Dès lors :

— « Un pas de plus dans la bonne direction » ? Oui, mais le lecteur n'a-t-il pas adhéré au texte dès l'origine ? « Chassé », dans un premier temps, puis à son tour « mué » en chasseur ?

- « Ce texte est ténébreux »... mais ne nous « engage »-t-il pas, malgré cela ?
- « Origine décevante » ? Non, car, finalement, tout aussi déroutante que l'antitexte lui-même (que savons-nous réellement de l'origine d'une œuvre ?)...
- « Un jeu ». « De cartes ». Tirées au sort ? (Qui écrit quoi et sur qui et selon quelle temporalité... En partant de qui, de quel point de vue ?)...
- « Le *Métapoly* écrit en partie avec Crevert » (donc bientôt mué en Crevel ?)...
- « Écholapsus misanthrope, après avoir été une porte ouverte sur bien des connaissances » ?... Y a-t-il ici incompatibilité ou au contraire compatibilité absolue ?
- « Les Temps mêlés<sup>66</sup> », tant de fois repérés et commentés ici-même, seraient ainsi une allusion à feu la revue du même nom » ?...

Écho n°93, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

Merci d'avoir la gentillesse de poursuivre cet entretien.

Il est vrai que le mode ludique nous a porté bonheur et que *Métapoly* qui se présentait comme un tissu d'âneries y a beaucoup gagné.

Vous verriez les fausses notes comme un contre-feu ?

C'est vrai que leur publication tardive vient orienter l'antitexte dans une détermination d'adhésion. Mais ces notes sont positives au débit et à la narration qui font son charme. Écrire n'importe quoi ne suffirait pas à entraîner le lecteur. Ici le *hook* était la bande magnétique, un moyen bien commode pour insérer des éléments. D'accord avec vous, c'est l'antitexte lui-même, œuvre d'un fou, peuplé de fous et d'actions impénétrables qui contribue à sa réussite (la lecture).

Cette réussite paradoxalement tant redoutée.

On pourrait, si on voulait, comparer cet antitexte au roman *Plutôt la mort* de Léon Boudin<sup>67</sup>, dont de larges extraits figurent dans *Les Fous littéraires*<sup>68</sup> de Blavier. Je suis un ancien des temps mêlés (sans majuscule, Blavier y tenait).

---

<sup>66</sup> *Temps mêlés* est une revue littéraire belge d'avant-garde, fondée à Verviers par Jane Graverol et André Blavier. Elle fait partie de la mouvance des revues post-surréalistes de l'après-guerre. Fortement marquée par l'esprit 'pataphysique, elle se transforma en *Documents Queneau* à partir de son numéro 150.

Je connais peu James Joyce (dont je n'ai jamais réussi à finir *Ulysse*), mais beaucoup mieux Samuel Beckett, dont j'apprécie toute l'œuvre.

Aussi Qui est Shakespeare ? Je ne saurais le dire.

Mais je conçois qu'on se pose la question devant un ouvrage aussi alambiqué que *Finnegans wake*.

Tout à fait d'accord également pour admettre que les commentaires ont ouvert une voie royale à la perception de l'antitexte.

Je suis d'ailleurs fermement décidé (et Franck est d'accord), à les faire figurer directement dans le texte. Avec le nom de leur auteur (s'ils sont d'accord, bien entendu). Ainsi, vous et moi aurons-nous écrit le vrai Métapoly « à quatre mains ».

Je vous réserve de toute manière le commentaire final. Celui qui clôturera le livre qui se termine d'une manière un peu particulière. (Enfin si tout cela vous agréé, évidemment.)

Oui, les notes font partie de l'antitexte, elles ont été la première tentative de faire la lumière sur ce travail.

Ce travail qui n'est pas moi. Facile à dire, mais pas à faire. Vous savez qu'on est toujours ce que l'on écrit. L'exercice a pris des années.

Dès lors :

— « Ce texte est ténébreux »... Même s'il nous engage, c'est parce que nous sommes un public à part. Le lecteur moyen ne comprendra rien à ce travail (je vous invite à relire tous les commentaires).

— « Origine décevante » ? Oui et non, disons que l'envers du décor à a toujours, sauf pour le spécialiste, un côté désappointant.

---

<sup>67</sup> Tout y est aussi *inouïment* aberrant que dans les passages suivants harponnés au hasard : « Un rictus de haine sur sa figure ostrogothique » ; « Au dehors le vent se férocisait ». « Elle enfonçait cette lame dans son cœur unisperme ». Ou que dans cette déchirante scène romanesque dont se délectait André Blavier : « Je te veux, hurlai-je éperonné par le paroxysme de mon ivresse amère et de ma fin sexuelle; je te veux, par ton approbation ou par la violence, tu es chez moi, tu es à moi, je t'aime, tu m'aimes, tu m'es promise, je ne veux plus attendre, j'ai peur de te perdre, je te veux, je te veux." Mes lèvres visqueuses baisèrent longtemps les siennes. La violette frayeur de mon attitude menaçante la mettait dans un état d'immobilité inerte comme si elle fut morte. Elle ne parlait pas. Me regardait avec de grosses larmes qui s'égouttaient de ses yeux et dans une voix imprimée de convulsifs sanglots, elle s'écria : "Je suis donc au monde pour être la proie de la menace... Eh bien, non, je mourrai plutôt que d'être débridée par violence, À moi : la Camarde ! »

<sup>68</sup> *Les Fous Littéraires*, est un ouvrage de référence d'André Blavier, réédité aux éditions des Cendres, corrigé et (considérablement) augmenté.

— « Un jeu. » « De cartes. » Oui, bien sûr. Celui de la Dame de cœur. Tirées au sort ? Pas vraiment. Disons qu'elles ont la possibilité d'être mélangées. Différenciez-vous vraiment Psychoë de Psychæ ? Qui écrit quoi et sur qui et selon quelle temporalité... Eh bien, il y a moi, maintenant, en répondant à votre analyse. Puis il y a tous les personnages du texte, qui avancent, phrase après phrase et le composent. Puis l'écholapsus qui, lui, l'a déjà lu... et puis il y a vous (sauf votre respect), qui écrivez sur *Métapoly* depuis quelques semaines déjà.

— « Le *Métapoly* écrit en partie avec Crevert. » A n'est pas B. Ni C. Je suis Crochettrain dans une certaine mesure.

— « Écholapsus misanthrope, après avoir été une porte ouverte sur bien des connaissances » ?... Il y a compatibilité. L'écholapsus pourrait être bien plus efficace.

— « Les temps mêlés », tant de fois repérés et commentés ici même, seraient ainsi une allusion à feu la revue du même nom ?... Oui, bien sûr. Blavier est mon premier miracle. Et mon premier pataphysicien.

Je goûte beaucoup cet échange et j'ose espérer qu'il en est de même pour vous.

Écho n°94, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

Je goûte particulièrement cet échange ! On y apprend beaucoup, et pas seulement sur le *Métapoly* ! Que vous me réserviez le commentaire final qui clôturera le texte me ravit profondément. Tout comme l'idée de faire figurer l'ensemble des commentaires directement dans le texte (avec les noms de leurs auteurs).

Curieusement, je n'ai que très peu lu Beckett (« Têtes mortes », entre autres, une histoire étrange). Davantage Joyce dont j'avais beaucoup aimé le « Ulysse ». En revanche je ne connaissais pas « Plutôt la mort, une histoire d'amour », (quel titre étonnant !) de Léon Boudin. Autre fou littéraire, si j'ai bien compris.

Peut-être même l'un des personnages du *Père fétiche* ?!... et auquel s'apparente donc « Le Métapoly », autre histoire d'amour ?

J'attends la mue (provisoire) de Crevert...

Et suis désolé pour les majuscules ! (temps mêlés !)...

Concernant Psychæ et Psychœ ? C'est vrai que j'ai parfois eu tendance à les distinguer l'une de l'autre. Psychæ/Psychœ, comme le Yin et le Yang ?

Écho n°95, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

Je pense que nous sommes sur la même longueur d'ondes et cela me fait plaisir. C'était ce que Franck et moi-même souhaitions en ouvrant les épisodes du feuilleton aux commentaires. Merci.

Les Fous littéraires (dont Boudin) se trouvent dans l'ouvrage éponyme de Blavier réédité (augmenté) chez Cendres. Un monument !

Aucun problème pour les majuscules, c'est Blavier qui y tenait.

Et félicitations pour cette très bonne perception du yin et du yang.

Cordialement.

Écho n°96, par Serge Hamels :

Mariez-vous, les gars.

Écho n°97, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Votre impertinence est amusante. Surtout dans cette période de « mariage pour tous ». Mais ne soyez pas dépité. J'aime beaucoup vos commentaires.

Celui avec le feu était impressionnant. Celui avec les nudistes très drôle.

J'attends de vous lire avec impatience.

Écho n°98, par Gustave Lenain :

Vous savez, je n'aime pas tellement tous vos surréalistes là.

Pas plus que les fameuses « peintures » de Duchamp d'ailleurs, que je considère comme un fumiste.

D'ailleurs ce ne sont tous que de misérables imposteurs ou des pirates.

Je trouve ça snob.

Moi j'aime beaucoup Paul-Loup Sulitzer<sup>69</sup>, affaire de goût.

Pour moi, tout ce qui se pense clairement s'énonce clairement, un point c'est tout. Prenons Serge Gainsbourg<sup>70</sup>, par exemple, eh bien sa chanson « L'ami Caouette » est fine, simple, claire, directe... et très drôle.

Il me semble que toutes vos simagrées ne font rire que des initiés. Des gens qui possèdent, en quelque sorte, le mode d'emploi de votre « humour ».

Si vous pouviez, à l'instar de Rika Zaraï<sup>71</sup>, dans sa chanson « Sans chemise, sans pantalon », introduire le subtil sous-entendu que les danseurs conservent quand même (par décence), leur caleçon, alors je serais ravi de voir que, dans votre manuscrit, tout avance dans le sens contraire des aiguilles d'une montre.

Que le doux balancier de notre étoile-destin oscille...

Le début de votre absolution m'aborderait... Je la verrais enfin poindre à l'horizon.

Écho n°99, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Gustave,

Dans la vie tout est une affaire de goûts. Moi, je suis pour la libre inclination. Je ne perçois d'ailleurs pas très bien vos motivations pour la lecture de *Métapoly*. Il me semble que Franc-Nohain<sup>72</sup> valait son pesant de cacahuètes dans cette chanson de Gainsbourg.

Quoi qu'il en soit : oui, bravo, certaines scènes se déroulent à l'envers. Ce qui pourrait laisser penser que tout le récit fait de même.

Allons-nous, comme vous le suggérez très intelligemment, découvrir un début qui se place à la fin ?

Eh bien, à vrai dire pas tellement.

Le *Métapoly* se joue du temps. Même quand il se terminera.

---

<sup>69</sup> Paul-Loup Sulitzer est un homme d'affaires et un écrivain français, inventeur d'un genre littéraire : le « western financier ».

<sup>70</sup> Serge Gainsbourg est un artiste peintre, auteur-compositeur-interprète, pianiste, scénariste, metteur en scène, écrivain, acteur et cinéaste français.

<sup>71</sup> Rika Zaraï est une chanteuse israélienne.

<sup>72</sup> Franc-Nohain est un avocat, sous-préfet, écrivain, poète et librettiste français.

Merci de vos commentaires, mais permettez-moi quand même d'ajouter que vous me faites terriblement penser à quelqu'un que je connais.

Écho n°100, par Freddy Simon :

J'ai lu, lu, lu et relu ce texte (une bonne vingtaine de fois, sans mentir), et voici mon verdict : ce ne sont que des INEPTIES !

C'est à se demander sous l'effet de quelle drogue il a été sélectionné par l'éditeur. Quant à l'auteur il devrait se faire interner sans délai dans un hôpital pour se faire soigner.

J'ai jeté un coup d'œil aux fameux commentaires.

Ce n'est qu'imposture et mensonge. Il n'y a rien de tout ça dans le texte.

C'est une ESCROQUERIE INTELLECTUELLE.

Je vous plains de tout mon cœur de perdre votre temps avec tout ça.

Écho n°101, par Franck Joannic :

Tout d'abord, bravo pour votre persévérance : il faut bien du courage pour lire une ineptie vingt fois de suite.

Je comprends votre désarroi, vous n'êtes pas le premier à vous arracher les cheveux (littéralement) à la lecture de *Métapoly*, un texte qui dérouté les cryptologues les plus aguerris depuis toujours.

Sachez que ce texte me dépasse moi aussi ; je n'en sais d'ailleurs pas plus que vous. Nous en apprendrons certainement plus au prochain épisode... Si d'ici là une vingt-et-unième lecture vous éclaire, n'hésitez pas à nous en faire part.

Écho n°102, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Freddy,

Je viens d'obtenir un rendez-vous chez le neuropsychiatre. Merci de vous soucier de ma santé. Je suis étonné par votre fréquence de lecture. Vingt fois de suite, bigre. Je ne sais pas si je l'ai lu autant. Bravo !

Par contre je dois vous opposer ma sincérité... Si vous n'avez pas apprécié, ce n'est pas parce que vous êtes un nul, un crétin et un raté, non.



C'est parce que ce ne sont pas des inepties, mais du nonsense. L'éditeur est quelqu'un de bien qui apprécie ce genre de texte.

Quant aux commentaires, ce sont de vrais bijoux d'interprétation, qui seront inclus dans le texte. Merci, en tout cas, d'avoir lu vingt fois *Métapoly*.

Écho n°103, par Romain Giordan :

Je rajoute mon crachat à l'édifice : c'est de la masturbation intellectuelle, rien d'autre. Et malgré tout le respect que j'ai pour ton travail d'éditeur, Franck, c'est bien la première fois que j'entends quelqu'un qui publie des auteurs dire que lui non plus n'en sait pas plus que le lecteur.

Monsieur de Saint-Maur aurait-il tes faveurs pour que tu publies ses textes sans savoir où il va ?

Écho n°104, par Franck Joannic :

Romain, ma réponse précédente était bien sûr à prendre au second degré, j'ai lu attentivement le texte avant de le publier et nous en avons discuté à plusieurs reprises avec Georgie.

L'erreur, c'est d'y voir un texte comme un autre : c'est plus une installation littéraire, comprenant l'ensemble « feuilleton + commentaires », une réflexion sur la manière de produire du sens et surtout du nonsense en littérature.

Pour saisir le projet, il est capital de lire le feuilleton en intégralité (une fois ou vingt, peu importe), normal donc de ne pas encore tout saisir...

Écho n°105, par Romain Giordan :

« Une réflexion sur la manière de produire du sens et surtout du nonsense en littérature », dis-tu.

Sauf que ça à 100 ans d'âge.

Il suffit de lire Mallarmé<sup>73</sup> ou les surréalistes pour voir que cela a déjà été fait (et mieux selon moi).

---

<sup>73</sup> Stéphane Mallarmé est un poète français. Cherchant à dépasser son sentiment d'impuissance lié à un état dépressif, il est dès lors en quête d'une beauté pure que seul peut

Produire de l'hermétisme pour l'hermétisme, quel intérêt ?

Si encore les textes de Monsieur de Saint-Maur étaient intelligents, on aurait pu penser qu'il ne prend pas son lecteur pour un con, ce qui serait tout à son honneur. Mais là... non... franchement, faut arrêter de dire que c'est bien.

J'espère que les gens n'ont pas envie de lire ça, qu'ils n'ont pas envie de s'amuser à déchiffrer, décoder, décrypter.

Je ne vais pas continuer à taper sur ce texte parce qu'on va croire que ça vire à l'acharnement et j'ai peur qu'auteur et éditeur se vexent qu'un petit jeunot se permette de venir leur dire ce genre de chose.

Mais il faut bien avouer que de Saint-Maur est le contraire d'un écrivain, c'est un sous-Perec<sup>74</sup> avec des relents poussiéreux d'*oulipisme*.

Faisons de la place à des textes vivants, modernes, et jetons aux ordures la littérature de papy qui sent le napperon, la naphthaline et la couche-culotte du troisième âge ! Banzaï !

#### Écho n°106, par Georgie de Saint-Maur :

Dans son livre *Impair poly*, Roland Deman envisage que les personnages sont constitués de morve. Celle d'un écrivain bâtard, doublé d'un crétin naturel. Ces personnages (selon lui), « rampent de page en page comme des limaces gluantes sur un cadavre en putréfaction... ». Deman va même jusqu'à soupçonner la maison d'édition de fonctionner à l'aide de pots-de-vin. « Branlette ! hurle-t-il, écumant. Ce texte n'est pas un texte ! » (Note : ne pourrait-on y voir une parfaite illustration de l'antitexte ?). Et de vouer l'auteur à la Géhenne<sup>75</sup> et les commentateurs au pisse-pot.

Il va de soi que je ne recommande pas la lecture d'*Impair poly*.

Ce livre rejoint Scylla, le deuxième terme de notre épigraphe.

---

créer l'art Sa recherche d'une expression tendue vers l'épure lui vaut cependant dès l'époque le reproche d'hermétisme qui reste attaché à l'art mallarméen.

<sup>74</sup> Georges Perec est un écrivain et verbicruciste français. Membre de l'Oulipo, Perec fonde ses œuvres sur l'utilisation de contraintes formelles, littéraires ou mathématiques, qui marquent son style.

<sup>75</sup> La Géhenne est associée de longue date à des cultes idolâtres, dont le plus infâme inclut la pratique d'infanticides rituels dans le feu. Convertie ensuite en dépotoir dont la pestilence émane à des lieues à la ronde, la Géhenne acquiert dans la littérature juive ultérieure, tant apocalyptique que rabbinique et chrétienne, une dimension métaphorique, devenant un lieu de terribles souffrances, puis de demeure après la mort pour les pécheurs.

Un peu goujat, voire butor, enfermé dans le tombeau du sens, Deman ne peut plus compter sur rien.

Il a perdu le gouvernail de sa lecture.

Ce qui va lui arriver dans son goût et dans sa couleur, est désormais le fruit du hasard. Tandis que notre père fétiche danse sous la lune rousse...

Écho n°107, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

Le temps se serait-il dérégulé (mais ici les contraires semblent coexister : « si le renard est parti, sa trempe reste ! » ?

Ainsi, moi qui m'étais promis de faire la peau au « Métapoly », voilà qu'en bon escroc je viens à sa rescousse ! Tout s'inverse !

Et voilà que tout à coup, quelques commentaires avisés éclairent et donnent tout son sens à un texte qui, soi-disant, n'en avait pas...

Conflit œdipien — intergénérationnel ? (l'hôtel Œdipe, les colonnes, etc.), Crochetrain et Crevert, et bien d'autres, fantasmant à leur « tour » et à haute voix sur le « meurtre du Père »... ici fétiche... Quête du Phallus (la plume de pygargue ?) pour asseoir son pouvoir... Parce que, au bout du compte, de *temps*, nous en manquons tous... Tant de crachats, comme dans une cour d'école, lorsque la meute ici non cagoulée s'agite, se précipite sur celui (le *Métapoly*) dont elle voudrait faire son trophée ? Contrairement à Romain Giordan (on parle bien du *Métapoly*, du texte, pas d'autre chose, ou bien n'y ai-je rien compris ?) je trouve ce texte non pas « vieillot », mais d'une réelle fraîcheur, stimulant (on y boit beaucoup, ce qui n'est pas désagréable), intelligent, par cette façon qu'il a justement d'interpeller le lecteur, de l'inciter à s'engager, par le biais des commentaires qu'il provoque — qu'on appréciera ou pas —, dans le récit...

En quoi est-ce qu'il est « vieillot » et « poussiéreux » ? J'aimerais qu'on me le dise. Non contemporain ? Qu'est-ce qu'une « littérature contemporaine » ?

Qu'est-ce qui la caractérise ?

Parce qu'il a « cent ans d'âge » ?

Qu'en sera-t-il alors dans « deux tours » ?

Il existe des textes, je suppose, parce que je n'ai pas tout lu d'eux, que ce soit ici ou ailleurs, qui n'ont pas « cent ans d'âge » et qui font « vieillots » !

Vieux parce que « ça a déjà été fait » ? Peut-être. Mais dans ce cas, si on commence à « jeter aux ordures » les textes qui s'inspirent de ce qui a « déjà été fait » (« le chat disparaît, le sourire reste »), il ne nous restera plus grand chose à lire...

Voire RIEN ! Trou noir intégral...

« Sous-Perec », « littérature de papy » ?

Ce texte « qui ne voulait pas être lu », pourtant lu cent fois, vingt fois, avec acharnement ?

Inepties... Ou dénégation...

Écho n°108, par Romain Giordan :

Si l'on est dans une cour d'école, vous vous prenez sans doute pour le professeur en venant me taper sur les doigts, à l'aide d'arguments risibles (sous-psychanalyse, entre autres).

L'Abat-jour se veut iconoclaste et tout ce qui va avec... bien... un avis un peu tranché, véhément même, et hop ! Voici qu'on se fait remettre à sa place.

Je ne savais pas qu'il fallait faire allégeance à tous les textes publiés sur ce site. J'ai noté qu'il vaut mieux ne pas donner son avis.

On se demande de quel côté est le ridicule, celui qui parle de « meute » et de « trophée » ou celui qui exprime un avis, sur un texte ? Autant fermer les commentaires si le moindre petit écart vous gêne.

Ce sera en tout cas, en ce qui me concerne, ma dernière intervention sur ce site.

Écho n°109, par Philippe Sarr :

Ajouter son crachat à l'édifice est-ce donner son avis ?

Parler de littérature contemporaine et de vieilleries sans savoir de quoi l'on parle, oui ça m'agace...

Et terriblement. Tout comme vos « sous commentaires ».

Écho n°110, par Romain Giordan :

Je sais très bien de quoi je parle, je n'ai pas besoin de vos leçons de professeur. Et puis, agacez-vous si vous vous voulez : je m'assois sur votre avis avec un plaisir non dissimulé.

Écho n°111, par Philippe Sarr :

C'est bien ce que je craignais, syndrome « de la cour d'école » — continuez de cracher si ça vous dit (jusqu'à vous noyer dans vos propres crachats...)... j'hésite... puérilité ou impulsivité peut-être (j'avais cru comprendre que vous n'interviendriez plus, on se marre!)... de la part de quelqu'un qui dit tout et son contraire d'un commentaire l'autre, et qui, manifestement, est en train de réaliser qu'il vient de se prendre les pieds dans le tapis...

Surtout, restez bien assis, cette fois, et ne bougez plus. C'est (très certainement) la position qui vous convient le mieux.

Écho n°112, par Romain Giordan :

Je réponds parce que vos propos sont déplaisants. Mais oui, allez, vous avez raison, monsieur le professeur, si ça peut vous faire plaisir.

Écho n°113, par Freddy Simon :

Freddy Simon dit NON !

Je ne suis pas d'accord pour qu'on déculotte ainsi Monsieur Gordian. Il n'a fait que donner son avis sur un « texte » sans doute écrit par un imbécile pour un public de PSYCHOTIQUES. Ou l'inverse.

J'admire l'intelligence.

On ne m'obligera plus à lire chaque semaine un texte psychotique !

Écho n°114, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Freddy,

Est-ce que vous n'abusez pas un peu du mot « psychotique » depuis que vous l'avez découvert dans le dictionnaire ?

Écho n°115, par Franck Joannic :

Pardon d'interrompre ces échanges passionnants, mais est-ce que quelqu'un aurait quelque chose d'intéressant à dire à propos de cet épisode, en évitant les mots « ineptie », « crachat », « cour d'école » et « psychotique » ?

Écho n°116, par Serge Cazenave-Sarkis :

Cher tous,

Aujourd'hui il pleut.

Et c'est vrai que le préau est petit. Alors, il est normal de s'y sentir un peu à l'étroit. Tenez, je vais me mettre sous l'arbre là bas. Peut être respirerez vous mieux...

Si chacun fait quelque chose...

J'ai lu « cent ans », cent ans d'âge ! Alors c'est du bon ! Il y a deux mille cinq cents ans, on appelait ça des disputes, et il n'était pas question d'insultes, mais d'arguments. Personne n'est obligé d'aimer ou de ne pas aimer. De comprendre ou de ne pas comprendre. Et de se vexer encore moins.

Oui Freddy, oui Romain, Georgie est un malade ! Un fou furieux !

L'air de rien, allons au bout de son histoire... Elle n'est peut être pas si con que ça, son histoire.

Et si elle l'est, promis, avec vous j'irai à Liège, et on lui pétera la gueule !

Et son *Métapoly* on le lui fera bouffer !

Je me permets de dire tout cela, parce que, moi, lâche comme ça n'est pas permis, je sais qu'il n'en est rien.

Courage camarades ! Et gardez le sourire.

L'Art n'est rien, restons amoureux.

Écho n°117, par Julien Bielka :

Pisse de flutin, au contraire, si *Métapoly* a bien un défaut, c'est d'être encore beaucoup trop sage !

Oh la la, tous ces petits ronds-de-cuir, ces peigne-culs pinailleurs qui perdent pied dans un texte, il faut le dire, franchement limpide ! (les interprétateurs

paranoïaques nostalgiques de Marcel Mauss ayant fait leur boulot dès les premiers commentaires)

Trop sage oui !

Où est le Père Boudin ???

La langue, notamment... merde alors, on sent des potentialités rabelaisiano-fatrasiques, comme dirait mon pote Bransiec<sup>76</sup>, ça germe, mine de mine, ça tire l'épi de la gerbe...

Et pfuit !

Un jet linguistique blanchâtre et fluët qui court sur l'aine... aglagla, j'ai froid, il fait noir, j'fais des rêves bizarres dindonneau à bras la moussaka qui a mal

PERE FETICHE EXORCISE-MOI

ET FAIS-MOI UN ENFANT

Je rêve d'une grosse fornication de type TOI / MOI reproduction, ondoyante rires beau femelle beau blood toi tuer mort génétique entre le *Père fétiche* et le Père peinard ! Ouais !

Du non-sens Saint-Mauresque mêlé à la rugosité, à la saveur verhegghenienne du père Pouget, plagiaire par anticipation !

Écho n°118, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Julien,

Oui, j'y avais pensé : hurler comme Artaud<sup>77</sup> et danser comme les Tarahumaras.

Mais le *Métapoly* y aurait trouvé une orientation.

Alors que livré à la modération, il reste peu convaincant.

Il est très important pour moi que *Métapoly* ne véhicule aucun sentiment important.

---

<sup>76</sup> Joseph Bransiec est un écrivain français. Bouleversé par sa lecture d'*Eden Eden Eden*, il a décidé de consacrer sa vie à cette œuvre, afin de l'arracher à tout processus de pétrification. *Eden Eden Eden 2* est né de cet éblouissement.

<sup>77</sup> Antonin Artaud est un théoricien du théâtre, un acteur, écrivain, essayiste, dessinateur et poète français. Inventeur du concept de « théâtre de la cruauté » dans *Le Théâtre et son double*, Artaud aura tenté de transformer de fond en comble la littérature, le théâtre et le cinéma. Par la poésie, la mise en scène, la drogue, les pèlerinages, le dessin et la radio, chacune de ces activités a été un outil entre ses mains, « un moyen pour atteindre « un peu de la réalité qui le fuit ».

Son originalité et sa force proviennent de sa banalité.

Bravo de faire allusion à Joseph Bransieq et Jean-Pierre Verheggen<sup>78</sup> (qui n'est pas pour rien dans ce délire). Je me suis muselé pour créer du « gâtisme hautain », sans passer par la carte chance ou chancellerie.

Merci surtout d'avoir précisé que le délire nataliste en majuscule fait référence au jeu vidéo sur Amstrad CPC Captain Blood, un vieux jeu où l'on pouvait dialoguer avec des extraterrestres via un système d'idéogrammes figuratifs, et qui donnait des choses étonnantes et drôles qui pourraient être recyclées dans un poème visuel...

Je suis persuadé que ces informations intéresseront les lecteurs.

Écho n°119, par Serge Hamels :

Houlà ! Ça castagne ici. Il y a du rififi.

Je n'ai jamais vu un texte soulever autant de passions !

Je suis d'accord avec Serge Cazenave pour aller péter la gueule. Mais je dois quand même avouer que je trouvais cet épisode-ci particulièrement amusant (le côté acoustique hahaha).

Pour le reste je ne sais pas si c'est vieillot ou moderne, mais je n'avais encore jamais vu une telle expérience épisode/commentaire simultanés. Chapeau les éditions. Autre chose, je trouve les interventions de monsieur Simon parfaitement grotesques. C'est du 2ème degré ou quoi ?

Qui est-ce qui l'oblige à lire ce texte chaque semaine ?

Qu'il arrête si ça l'ennuie.

Écho n°120, par Freddy Simon :

Mon petit monsieur, je lirai ce texte si ça me chante. Ainsi que tous les textes de l'Abat-jour.

Écho n°121, par Serge Hamels :

Je vous l'interdis.

---

<sup>78</sup> Jean-Pierre Verheggen est un écrivain et poète belge de langue française. Entre humour et dérision, sa poésie est une poésie orale, un incessant remaniement de la langue qui avec calembours, dérision et trivialité ne manque pas de truculence.



Écho n°122, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Je suis content de vous retrouver au détour d'un commentaire.

Le feuilleton va bientôt se terminer, alors n'hésitez pas à nous envoyer votre avis.

Écho n°123, par Serge Cazenave-Sarkis :

Cher, très cher (ça c'est pour faire réagir les d'jeunes) donc, j'étais dans mon atelier, quand soudain, riant encore de tout ce j'avais lu ici même... quand donc, soudain, j'ai eu comme une fulgurance.

Voilà... Non, plus tard, plus tard, une question avant: pourquoi toujours vos « cellules » commencent par K. J'ai une petite idée pour votre « ensemble », mais le côté linéaire du (des) K, m'interroge.

Bien À Vous Cher Ami (Le désuet est d'un moderne !)

Écho n°124, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

Si nous revenions à nos « Bouclés » (histoire de boucler la boucle...) ? Je disais dans un commentaire précédent passé inaperçu que le temps semblait s'être déréglé... Qu'en est-il ?

Du Renard qui passe, que restera-t-il ? Un sourire, comme le chat du Cheshire de Carroll ?

Un état d'esprit (la ruse) ?

L'écume, ce qui laisserait supposer que le Renard dont il est ici question serait une allégorie du « Temps qui passe et s'accumule sur les trottoirs »... une accumulation sonore « d'airs du vieux temps... des cerises » ?

Me viennent à l'esprit ces mots de Gurnemanz : « Tu vois, mon fils, ici le temps devient espace... »...

A mesure que le texte s'écrit, s'inversant parfois, tantôt en expansion, tantôt se rétractant ?

Écho n°125, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

Le temps semble s'être dérégulé...

Oui, le temps saute d'une image à l'autre comme dans une bande dessinée. Dans le cas du *Métapoly*, ce qui se passe dans les espaces inter iconiques (les gouttières), est bien trop grand pour que la solidarité iconique fonctionne et que l'on puisse reconstituer le vide.

Merci pour le sourire, ce subtil espace vide ou, en tout cas infra-mince, né de la jonction des lèvres, c'est une magnifique comparaison.

Les bouclés sont bien bouclés dans leur cellule. Bravo.

On ne risque plus rien dans cet hôpital sinistre.

Le renard doit passer. Nous sommes arrivés à la ruse. Tous les coups sont permis.

Le temps des cerises était ponctué par les balles qui sifflaient aux oreilles des communards.

C'est un temps de danger.

Le *Métapoly* est une allégorie du temps qui passe et puis qui revient, dans un anneau compliqué. C'est un temps de rancune et d'expiation.

A mesure que le texte s'écrit, il s'inverse parfois, tantôt en expansion, tantôt se rétractant nous chante, de sa belle voix de basse, le doyen des chevaliers du Graal. Oui, le texte (l'antitexte plutôt), n'est pas le Big bang de Lemaître<sup>79</sup>.

Il n'est que la course du renard au crépuscule...

Écho n°126, par Serge Cazenave-Sarkis :

Marcel B..... Ce nom, vous dit-il quelque chose ?

Écho n°127, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Je connais Marcel Broodthaers.

---

<sup>79</sup> Monseigneur Georges Lemaître est un chanoine catholique belge, astronome et physicien. Sa « théorie de l'atome primitif », visant à expliquer l'origine de l'univers, constitue le fondement de la théorie du Big Bang.

Grand admirateur de Mallarmé et Magritte, il s'intéresse aux rapports entre l'artiste et la société.

À la fin des années 1950, il publie le premier recueil de poèmes de ses quatre volumes Mon livre d'Ogre.

En 1963, il noie son dernier recueil de poème dans du plâtre et l'expose comme sculpture.

De 1964 à 1970, ses œuvres se composent d'objets, d'assemblages, d'accumulations (coquilles d'œufs, briques, moules, etc.) où se mêlent humour et absurde.

En 1968, il se nomme lui-même « conservateur du Musée d'Art Moderne département des aigles » qu'il a créé. Il propose des environnements, des sortes de ready-made en référence à des écrivains et des poètes. Il développe la relation contradictoire entre le langage et l'image.

Plus tard, il élargit son champ d'action avec des gravures, des films, des montages de diapositives et transforme ses expositions en véritables œuvres d'art ayant pour thème la critique du voir et du montrer, du sens et du contexte, de la mise en scène de l'exposition, du décor et du musée.

Est-ce bien de lui qu'il s'agit ?

Écho n°128, par Serge Cazenave-Sarkis :

Cher Georgie, vous êtes un génie !

Oui, il s'agit bien de Marcel Broodthaers.

Je m'étais permis de situer votre narration « poéticoplastimusiquocénée » dans une des œuvres de cet artiste..... Mais laquelle ?..... ça...

Pourriez vous me répondre sur le « K » récurrent de vos cellules.  
Merci ! Et encore BRAVO !

Écho n°129, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Merci pour vos félicitations. J'aime beaucoup vos commentaires.

Le « K » a été choisi en hommage (clin d'œil) à Dino Buzzati<sup>80</sup>.  
A bientôt, j'espère.

Écho n°130, par Freddy Simon :

Freddy Simon strikes again.

Nous avons ri comme des fous.

Ce dimanche, j'ai décidé de lire A VOIX HAUTE votre texte(?) à toute la famille !!!

Nous étions pliés en quatre. Mon père scandait « ce n'est pas possible, ce n'est pas possible ?! »

Ma mère répétait « Et c'est publié, ça ? ».

Ma belle-sœur m'a promis de montrer ça à toutes ses collègues de bureau.  
Ah oui ! Seul mon neveu de 16 ans a trouvé ça génial.

Génial... Tu parles.

Si Serge Cazenave vous tient pour un génie, il est bien le seul.

Qu'est-ce que c'est que cet élitisme de troufion qui parle d'un type, là, Broodthaers (imprononçable) que personne ne connaît.

Il collectionnait les œufs ? Comme vos personnages bouffons sans doute ?  
J'attends avec une vraie impatience votre dixième épisode monsieur le génie.

Écho n°131, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

Les chauves-souris buveuses de sang (celui des mots?) sont donc de retour !

L'antitexte aurait-il des fonctions anti-oxydantes ?

La cire nourrit. Protège contre les « rayures ». Non-espace van vogtien<sup>81</sup> ?

Chaque séquence en simultané ?

---

<sup>80</sup> Dino Buzzati, est un journaliste, peintre et écrivain italien dont l'œuvre la plus célèbre est le roman intitulé *Le Désert des Tartares*.

<sup>81</sup> Van Vogt est un écrivain canadien de science-fiction. Il est considéré comme l'un des chefs de file de la science-fiction américaine pendant son âge d'or, avec des chefs-d'œuvre comme les romans *À la poursuite des Slans*, *La Faune de l'espace* et *Le Monde des A* ; ce dernier ouvrage a popularisé la sémantique générale auprès du public et provoqué une importante polémique dans le monde de la science-fiction anglo-saxonne.

Le temps, ce « maître souverain », ne serait-il pas, au fond, le véritable « personnage central » de l'antitexte, dans la mesure où il en est absent, justement, « contraint » et « forcé », par le manque qu'il se signale, ou en surreprésentation, par l'excès (...alors en accumulation...) qu'il se manifeste !

L'automne, plus vieux que l'an dernier ?

Imaginons : une ruche, un ensemble de cellules carrées, hexagonales, hélicoïdales, telles cet escalier « magique » dont il a déjà été fait mention, et dont chacune représenterait un « moment » particulier... « Cellule » qui se nourrirait d'elle-même, disposerait de sa propre autonomie, de son propre potentiel narratif ?

Des ruches qui feraient alors de nous des « abeilles » butinant de fleurs en fleurs, de séquences en séquences, en quête de nectar !

Chaque séquence correspondant donc à un « moment » particulier, disais-je, sorte de « part manifeste » de l'antitexte (du *Métapoly*), nos commentaires, ceux des lecteurs, librement engagés dans la « contrainte », voués à découvrir sa « partie latente », à déjouer plus ou moins efficacement, les amalgames ainsi que les nombreux « déplacements » fournis ou non d'ailleurs, par l'Echolapsus. Qui tisserait alors la toile ?

Un inconnu ?

Un étranger ? (le xenos...)... lequel nous ferait tomber de Charybde en Scylla (entre le tout, le rien et la mort, le nonsense ?)...

Psychæ/Psychœ, non plus une allégorie du temps ou du Renard qui passe, mais double matérialisation: celles du désir et de son objet ?...

Écho n°132, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

Pardonnez-moi ce petit temps de réponse.

Comme toujours vos commentaires sont pointus et soulèvent bien des questions.

Chez les indiens, la chauve-souris symbolise la renaissance, elle est pendue la tête en bas, comme un bébé qui vient au monde.

Lorsque vous voyez une chauve-souris voler dans vos rêves, elle vous avertit qu'il est temps de vous débarrasser d'une partie de vous-même. Il faut savoir faire une mort symbolique pour pouvoir avancer spirituellement.

L'antitexte aurait-il des fonctions anti-oxydantes ? Oui, car il faut empêcher qu'un stress oxydatif détruise les cellules.

Chaque séquence en simultané ? Eh oui.

Les personnages manquent de temps et s'agitent de plus en plus. Pourtant le temps s'accumule en certains endroits. Mais peut-être que cela n'est pas du temps utilisable. La maladie (le feu), qui gagne les cellules oblige nos personnages à en changer. Qu'il soit absent ou en surreprésentation, le temps du roman ne semble pas convenir à nos protagonistes ?

Nous sommes dans un temps en enfilade. Cette vieille théorie où les nano-instants sont des pièces que nous traversons à toute vitesse pour nous précipiter sur la porte d'une autre pièce que nous traversons et cætera.

Ces pièces nous préexistent et nous survivent.

De là à comprendre que dans l'antitexte on peut s'y promener en tous sens, il n'y avait qu'un pas. Bravo !

L'idée de ruche dont chaque alvéole se nourrit de son propre potentiel narratif est une idée de dimension universelle ! Toutes mes félicitations !

Nous, transformés en abeilles, récoltant le vin (l'ambroisie) ou le cognac. La comparaison me paraît à notre avantage. Je lui donne mon aval.

Qui tisserait alors la toile ? Une araignée ? Un bombyx ?

Il faudra éviter de tomber et nous méfier des ciseaux.

Les ciseaux sans cesse brandis par Psychæ/Psychœ, filles du père fétiche, objets du désir, perçues comme très belles et dont la signification nous crève les yeux...

Merci pour cette riche interprétation.

Écho n°133, par Serge Hamels :

Dancez tas de chauve-souris ? Mais oui, monsieur de Saint-Maur. Nous allons tous danser ensemble, dans une jolie cellule capitonnée.

Non, je rigole.

Blague dans le coin votre « antitexte » a encore réussi à me surprendre. Je trouve ça très chouette et j'offre une récompense à qui pourra m'expliquer ce qui s'est passé dans cette dixième séquence...

Écho n°134, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Bravo pour votre fidélité et votre humour bienveillant.

J'espère que les explications des commentaires précédents vous aident dans votre lecture.

Merci de vos commentaires.

Écho n°135, par Georgie de Saint-Maur :

Dans son œuvre épistolaire *Métapolis*, paru aux éditions du Cancer, Michel Engelmann nous explique comment le *Métapoly*, tel un nouveau *Hernani*<sup>82</sup> a divisé les Anciens et les Modernes.

Il nous explique aussi que les lecteurs y sont considérés comme des phallus, allant et venant dans des vagins castrés ou interdits par le SIDA.

L'un des protagonistes est séropositif. Nous devons donc nous empêcher de le fréquenter sexuellement parlant.

Engelmann ne parle ensuite que d'organes génitaux contaminés et termine son ouvrage par une petite comptine : « On s'en fiche mais qui est-ce qui fait rouiller les biches ? C'est le pépé, c'est le père, le père fétiche. »

Engelmann n'est pas très loin (toute proportion gardée), des *Liaisons dangereuses* de Laclos<sup>83</sup> et la lecture du *Métapolis* est enrichissante.

Écho n°136, par Freddy Simon :

Freddy Simon dit STOP !

---

<sup>82</sup> Pièce de théâtre de Victor Hugo. Lors de la première représentation, la pièce déclencha de vives et surprenantes réactions entre les classiques venus pour détruire la contestation dans l'œuvre et les romantiques venus soutenir leur champion. Ce fut la *bataille d'Hernani*.

<sup>83</sup> Choderlos de Laclos est un militaire français et un franc-maçon ; il a été longtemps considéré comme un écrivain scandaleux.

Assez ! Arrêtez ce feuilleton par pitié.

Mal accueilli par ma femme (encore ce truc-là ?) et par une voisine venue prendre le café, je les ai forcées à lire le dixième épisode.

Comme elles ne comprenaient rien, je leur ai expliqué que nous étions des abeilles butinant chaque chapitre pour en recueillir le nectar.

Je n'ai obtenu que moues et froncements de sourcils.

C'est là que j'ai éclaté de rire comme un dément.

Pitié !

Écho n°137, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Freddy,

Je comprends votre désarroi/détresse.

Vous êtes dans une phase de partage. En fait, vous cherchez à vous rassurer.

En partageant, vous voulez étayer votre propre sentiment. *Métopoly* est inepte ! Le problème c'est que vous commencez, en même temps, à apprécier une autre façon de rire.

Arrêtez de lire *Métopoly*.

Écho n°138, par Julien Bielka :

Je m'explique la réaction du ou des trolls vindicatifs (qui ne résisteraient pas à un simple jet de dé de 6) par le fait que le *Métopoly* brise une idole en la faisant pour ainsi dire tourner à vide jusqu'à érosion complète : l'idole du Sens.

Certes, le programme est annoncé noir sur blanc (ou plutôt blanc sur noir, ce qui paradoxalement pète moins les yeux sur un écran d'ordinateur) d'entrée de « jeu », mais certains semblent ne pas en accepter les règles non-écrites, voilà pourquoi je me permets de les rappeler.

Le *Métopoly* est bien le Tombeau du Sens, et ses nostalgiques fétichistes partent en harangues furieuses.

Voici un texte qui demande de la part de son lecteur une certaine complaisance vis-à-vis de l'absurde, du non-sens, quelque chose de l'ordre (ou plutôt, en



l'occurrence, du désordre) de l'esprit d'enfance, une tolérance face à l'abandon de la sémiotique (qui se casse gentiment la gueule dans les escaliers avec le PF !)

Le sens est ainsi exhibé dans toute son artificialité, par le truchement de l'écholapsus : le *Métapoly* fait le Vide par excès.

C'est, de la part de Georgie de Saint-Maur, une façon de dessiner en creux la rencontre avec la Chose ; le Réel non-symbolisable, ce qui commence quand le sens s'arrête (quand l'on repose les CISEAUX du sens, qu'on oublie son découpage, quand la poule a fini de pondre ses SIX OEUFES — cf. les six fonctions de la communication chez Jakobson).

L'envers complémentaire du *Métapoly* serait le haïku (tordu ou non), forme permettant une rencontre épiphanique et « frontale » avec la réalité écrémée de sa vibration idéologique (et *désempoissée* de ses idéologèmes, que le *Métapoly* fait ludiquement pulluler).

« *The only problem  
with Haiku is that you just  
get started and then* »

Problème que ne rencontre pas le *Métapoly*, adoptant la forme-fleuve du feuilleton, pour mieux reconduire la jouissance du signifiant.

J'y vois aussi comme un objet partiel ; par son ton et sa forme, son aspect délibérément ludique, ses références à la boisson (le gai non-savoir en quelque sorte), il nous permet d'appivoiser l'absence de sens, de faire le deuil progressivement, en douceur, de l'abandon de notre fétiche préféré : le Sens (= simple jeu culturel, qu'il serait indécent de naturaliser, et qui est donc soumis à un procès infini : aucun signifié transcendantal).

Écho n°139, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Julien,

Félicitations pour votre intervention.

L'antitexte s'enrichit de votre superbe interprétation.

Merci.

Écho n°140, par Freddy Simon :

Freddy Simon JETTE LE GANT !

Vous avez raison. Je vais arrêter.

Je n'ai pas envie de devenir DINGUE !

Ah oui, ça m'arrache la gueule mais... ça va me manquer.

Écho n°141, par Serge Hamels :

Pour ce qui est de devenir dingue, je crains qu'il ne soit un peu trop tard !!!

Écho n°142, par Serge Cazenave-Sarkis :

Cher Georgie,

Mes réactions épistolaires se font rares, car pour moi, le temps... Enfin, je sais que vous m'avez compris.

Rapidement, mais profondément, il me semble que vous jouiez sur deux tableaux — sur nos deux hémisphères.

C'est vrai, qu'à pousser à bout nos cellules nerveuses, celles ci, sont mises à contribution. C'est très réussi !

Je me sauve, un gratin dauphinois sort du micro-ondes, je ne voudrais pas le manger, que dis-je, le dévorer froid.

Au fait, Georges Simenon<sup>84</sup>, a-t-il quelques importance dans votre récit ?

Enfin, sachez que pour ma part, j'ai commencé votre histoire avec du Gaillac, et que je la terminerai avec du même Gaillac ! (Une condition, que mon épouse en trouve encore en rayon. Nous ne faisons aucun stock.)

Écho n°143, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Je vous remercie de votre commentaire.

Le texte avance.

---

<sup>84</sup> Georges Simenon est un écrivain belge francophone d'une fécondité exceptionnelle. L'abondance et le succès de ses romans policiers (notamment les « Maigret ») éclipsent en partie le reste d'une œuvre beaucoup plus riche.

André Blavier nous manque.

« On croit comprendre que l'auteur, vieilli, doit habiter chez sa fille. Mais ce projet se heurte au veto de son gendre. » (André Blavier dans son analyse de *Jugulaire* de Jacques Lambrecht, in *Les Fous littéraires*, éditions des Cendres)

Je joue sur les deux hémisphères ? Bravo.

Le prochain épisode s'intitule : Le cerveau.

Georges Simenon devrait être au centre de notre enquête, mais je n'ai pas réussi à le caser dans l'antitexte.

Les épisodes se succèdent... La fin est proche !

La prochaine séquence : Le cerveau est un hymne national.

Je vous souhaite un bon appétit.

Écho n°144, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

Voyage intérieur dans le cerveau de Crevert ?

« Un vieux cerveau éphémère », est-il noté.

Un vieux cerveau peut-il donc être éphémère ? (Retour au « temps des cerises » ?)... Ou bien Crevert aurait-il confondu « contenant » et « contenu » ?

Un cerveau si étriqué, petit, mais tout en « puissance » ?

Volonté sans faille, inébranlable, de « clarifier »... *l'inclarifiable*... savoir la « prolifération du récit » ? Récit proliférant comme un organe (une orange vocale ?) dont les cellules « reproductrices » seraient devenues résolument « folles » et incontrôlables. *Inclarifiables* ?

Désirs (en rafales !)... Extravagance (extra vague pour laisser place aux différents projets et temps des récits !).

Désirs... sans foi ni loi ! Énergie vitale au récit et à tout bon joueur de Métapoly ? Apprécier l'ésotérisme d'une croupe aux volumes incompressibles ? S'en amuser, boire, flirter ? « Caresser la chèvre » ?

Jouer, ce que Crevert fait admirablement bien dans le non-respect des règles ? La folie prolifère, gagne en intensité...

« Vous qui entrez ici... » Pas de réponses.

Rien que des questions, des « confabulations » ! Y répondre constituerait fatalement une menace trop grande pour le récit à la « fuite » de laquelle l'on gagnerait à perdre. Menace que Crevert, mieux sans doute que Crochettrain, trop « savant », déjoue avec ruse et habileté...

En champion de Métapoly ?

Écho n°145, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

Merci de votre commentaire.

Vieux cerveau éphémère. Doit-on stigmatiser l'oxymore ?

Non, car il y a « bon », et « bon » dénature « vieux » pour en faire « bien connu ». Quant à « éphémère », il dresse le constat de la fugacité dérisoire de la vie. C'est vrai que la brièveté du cerveau peut apparaître absurde par rapport à la foi dans son potentiel.

Volonté sans faille de Crevert ? Oui, mais qui contrarie l'antitexte. Crevert s'inscrit dans une démarche intelligible.

Récit inqualifiable ? Organe incontrôlable ?

Plus il y a de texte, moins il y a d'antitexte.

Le texte est perçu comme un cancer. Une greffe proliférant et qui contaminerait les cellules de sa signification.

Les désirs de Crevert sont identifiables. Gagner, être le meilleur, conquérir Psychæ. Pour ce faire il a recours à l'écrit, au livre.

Il note lui-même des exploits dont nous ne savons rien (ou fort peu).

Mais n'est-ce pas là, depuis le début, sa manière de déjouer les règles ?

Dante est évoqué au seuil du tombeau du sens.

Mais les interlocuteurs refusent l'imbécillité complète de leur personnage.

Ils veulent que le texte n'ait pas de perception mais bien leur rôle. Si la folie prolifère, soit, mais ce ne sera pas aux dépens de leur crédibilité !

Paradoxalement, ils veulent que le texte s'étire. Devienne trop long, et, surtout, plus lent ! Nos amis aimeraient avoir du temps à perdre. Tant pis si c'est celui du lecteur. C'est peut-être cette grossièreté qui est la marque des champions ?

Écho n°146, par Serge Hamels :

J'ai déjà eu sous les yeux (distraitemment car chuis pas fan), des textes phonétiques ou en écriture automatique ou encore des mots dans suite... Mais vous c'est différent. Vous, on dirait vraiment que vous racontez une histoire. On se demande chaque fois ce que vous allez inventer.

Comment faites-vous ? Ça ne doit pas être facile de raconter une histoire qui ne veut rien dire...

En tout cas, c'est bien fait. Ça me fait bien marrer.

Écho n°147, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Merci pour ce commentaire sympathique et magnanime.

C'est vrai que lorsqu'on regarde (sans lire), une page du *Métapoly*, on a l'impression que cela revêt une forme narrative. Bravo.

Comment faire pour que ce soit de l'antitexte pur ?

Eh bien, comme je l'écrivais à Philippe Sarr, *supra*, ce n'est pas toujours possible.

Ici, dans l'épisode *Le cerveau*, il y a des éléments narratifs. L'auto proclamation de Crevert, par exemple (champion du monde).

C'est peu, c'est minimaliste, mais ça se laisse résumer.

Je rêvais d'un texte qui aurait eu l'apparence d'un récit, qui se serait laissé lire, sans mots compliqués, sans dictionnaire, sur le ton de la banalité, mais qui aurait été impossible à comprendre.

Le chemin est encore long.

Écho n°148, par Georgie de Saint-Maur :

Les derniers commentaires m'ont fait réfléchir.

Pourquoi, me suis-je dit, est-ce si difficile de ne rien raconter avec les personnages ? C'est peut-être, tout simplement, parce que les personnages ne veulent pas.

Si l'on se contente d'écrire : « il était assis, muet, sans rien faire », on tombe dans les aventures d'une lampe de chevet.

Les personnages font fatalement quelque chose.

S'ils ne faisaient rien, il serait impossible de donner au *Métapoly* l'allure d'une narration.

Dans le père les personnages écrivent beaucoup.

On pourrait même dire qu'ils écrivent ce que nous sommes en train de lire.

Mise en abyme ? Bien sûr !

Et c'est un des secrets du *Métapoly*.

Écho n°149, par Serge Cazenave-Sarkis :

Cher Georgie,

Savez-vous qui j'ai rencontré hier, gare du Nord, sous l'horloge de la salle des pas-perdus ? Je vous le donne en trois-mille: Crevert ! Oui, votre héros.

Je l'ai reconnu à sa petite moustache et à ses paupières lourdes et bleues. Depuis un moment je l'observais — son visage ne m'était pas inconnu, mais je n'arrivais pas pour autant à mettre un nom dessus... quand subitement nos regards se sont croisés. Il fut le premier, sans aucune gêne, à hurler mon nom : « Serge Cazenave !!! Vous ici ?! ... »

Nous avons longuement parlé de vous, comme vous pouvez ne pas en douter... et de ce malheureux Père fétiche. Je dis malheureux parce-que, enfin... ce n'est pas à vous que je vais l'apprendre... passons...

Et puis, nos trains pour nulle part furent annoncés, nous dûmes à regret nous séparer... nous promettant très bientôt de nous revoir.

J'espère cette fois que vous en serez. Alors quelle fête nous ferons ! Ah !... C'est drôle comme de bavarder avec un ami rend l'air plus respirable !...

Bien à vous.

Écho n°150, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Je ne suis pas sûr que votre commentaire appelait une réponse.

En tout cas, il était fort sympathique et amical.

Bien à vous.

Écho n°151, par Freddy Simon :

Bon d'accord, je n'ai pas pu résister et j'ai lu « le cerveau ».

J'ai bien rigolé (de vous).

Je m'en veux d'avoir craqué, mais vous avez jeté votre texte en travers de ma route et je ne suis pas du genre à me murer dans le silence comme une tapette craintive.

Si vous pouviez me jurer qu'il y a ne fût-ce qu'une seule chose de vraie dans les commentaires, je continuerais à lire votre texte.

Cordialement.

Écho n°152, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Freddy,

Je dois, tout d'abord vous gronder : vous m'aviez promis de ne plus lire *Métapoly*.

Je crois que vous avez un problème avec l'antitexte. Vous n'acceptez pas qu'il soit né d'une réflexion. Vous n'admettez pas qu'il soit intentionnellement stupide.

Je ne peux pas grand-chose pour vous.

Il faudrait que vous relisiez plusieurs fois les commentaires et que vous les compariez avec l'antitexte.

Les commentaires sont des morceaux d'anthologie, fins et intelligents, que je vous garantis authentiques.

Ils seront inclus dans le livre.

Lorsque vous aurez bien relu tout cela, avec soin, contactez-moi à nouveau pour d'éventuels éclaircissements.

Merci de votre fidélité. Bravo pour votre ténacité.

Écho n°153, par Freddy Simon :

Est-ce que mes commentaires seront publiés aussi ?

Écho n°154, par Georgie de Saint-Maur :

Oui, à condition que vous soyez d'accord.

Écho n°155, par Freddy Simon :

Oui ; je suis d'accord.

Écho n°156, par Serge Hamels :

Je suis d'accord aussi.

Écho n°157, par Jennifer David :

Ok, ok. Rien non plus du côté d'André Stas<sup>85</sup> et de ses amis pataphysiciens.

Je vais brancher mon copain René Debanterlé sur ce bouquin.

Lui, il va trouver tout de suite.

Écho n°158, par Georgie de Saint-Maur :

Dans son livre *The Lost Métapoly*, Diane Templeton avance une théorie audacieuse.

Le *Métapoly*, pour être compréhensible, doit être traduit en anglais. A partir de ce moment-là, tout devient très clair : les réparties, les jeux de mots, les silences. On se rend compte que ce livre a été écrit uniquement pour être traduit.

« On dirait du Mark Twain<sup>86</sup>. » nous confie Templeton.

Et il faut bien avouer que les premières lignes sont décoiffantes.

D. Templeton change également le nom de tous les personnages et la plupart de leurs actions, pour les transformer en pilotes d'avion.

Écho n°159, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

1 - La 12e séquence du « Métapoly » ne m'a pas rendu fou, je l'étais déjà...

---

<sup>85</sup> André Stas est un écrivain, poète et plasticien (autodidacte) belge. Avant tout humoriste et pataphysicien, André Stas utilise le collage comme arme favorite. André Stas est membre fondateur de l'IIREFL, l'Institut international et d'explorations sur les fous littéraires.

<sup>86</sup> Mark Twain est un écrivain, essayiste et humoriste américain. Il est, notamment, l'auteur de *Tom Sawyer*.



2 - Hypothèse de lecture émise par un certain Phixi ?... en 2046 (ce qui laisse planer un sérieux doute quant à l'historicité du texte...) : le « Père fétiche » (Phixi parle de « fucking story », notamment en raison de son côté « je me moque de tout, des codes, etc. »), est la première œuvre de fiction entièrement conçue par une machine.

Disons une machine à illusions (une machine à la Hardellet<sup>87</sup>, telle une machine sexuelle, précise-t-il).

Le principe en est le suivant: à partir de personnages vaguement identifiables (des prototypes) que l'on pourrait comparer aux pièces d'un jeu d'échecs électronique, de leurs déplacements aléatoires sur le fol échiquier, l'histoire se construit, mais se construit (et c'est là la petite subtilité), à rebrousse-temps et à contresens, remontant l'un et l'autre de ces paramètres, le temps et le sens, en permanence, donc.

Comme chacun a pu l'observer, il s'agit d'une quête. D'une quête des origines à partir d'un point nodal, d'une bulle prise au hasard dans le torrent des siècles, laquelle finit par éclater et dont le contenu finit par se répandre comme une sorte de lave incandescente.

Question soulevée par Phixi (dont il se murmure d'ailleurs qu'il souffrirait de « schizophasie »): qui, dès lors, mobilise les pièces ?

Ces dernières, selon lui, se mobilisent d'elles-mêmes, de façon tout à fait libre et autonome, dessinant, dégageant autour d'elles un ou plusieurs sous-espaces virtuels (cases-cellules) scénographiques. La machine dispose d'un bataillon de mots (les Cucs) rassemblés dans un dictionnaire électronique intégré, ainsi que de *clodes* (des codes clonés), stylistiques et narratifs disposés en groupes d'appartenances et de références littéraires et artistiques (les fameux courants et autres célébrités dont il a ici déjà été question).

Pour complexifier le tout (Phixi parle lui de « simplification » !), la machine est dotée d'un dispositif « élastique<sup>88</sup> » très élaboré constitué de cases et de cellules

---

<sup>87</sup> André Hardellet est un écrivain français à l'œuvre variée : poèmes, récits, chansons, romans, essais, nouvelles. André Breton disait de lui qu'il était « *le conquérant des seules terres vraiment lointaines qui vaillent la peine* ».

<sup>88</sup> (*Psychologie*) Caractérise des mouvements violents allant jusqu'à briser des objets.

mouvantes se déplaçant à volonté (clin d'œil à Nietzsche<sup>89</sup>), sur l'axe des abscisses et des ordonnées. Cela non pas pour tromper le lecteur qui a déjà suffisamment à faire, mais afin d'ajouter du « peps », de l'énergie (ici créée par le mouvement), dont se « remplissent » les personnages pour progresser dans leur quête (insensée) d'Absolu, puisque c'est bien de cela qu'il s'agit, d'une quête à l'issue de laquelle chacun doit être mis à nu.

Le « Métapoly » apparaît ainsi comme la copie presque parfaite (ce qui peut surprendre à priori) de notre réel, en ceci qu'il est le reflet d'un monde résolument opaque où l'Absurdité, sorte de Reine de l'Échiquier vivant, règne en maître...

Où les époques se succèdent, se chevauchent, voire s'annihilent...

D'aucuns, à l'issue de cette interprétation maligne du « Métapoly » — Phixi parle de « Perfiction ! » —, ont réclamé la tête de son auteur.

Question de Phixi que je juge très pertinente :

« Réclamer la tête d'un cinglé, ce que font les chasseurs de têtes, n'est-ce pas en soi une autre de ces insignes absurdités dont notre monde se repaît... Et cela ne revient-il pas à marcher... sur la tête ? »

Écho n°160, par Phixi :

Cher Georgie,

... en guise de « ragoûts », ces trois notes retrouvées dans une baignoire de la cellule KC 17 :

1 - La quête des origines en quête de devenir se muera-t-elle (citadelle ?)...

2 - Ne deviens jamais ce que tu es...

3 - Aux côtés du *Père fétiche* se distinguait une mère-fœtus...

Écho n°161, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

Si André Hardellet avait « mis vingt ans pour savoir écrire une phrase », la machine décrite par Phixi me semble plus rapide (voire emballée).

---

<sup>89</sup> Friedrich Nietzsche est un philologue, philosophe et poète allemand. L'œuvre de Nietzsche est essentiellement une critique de la culture occidentale moderne et de l'ensemble de ses valeurs morales, politiques, philosophiques et religieuses.

C'est vrai que son principe de fonctionnement est convaincant.

Personnages vaguement identifiables (des théories) que l'on pourrait comparer aux pièces d'un jeu d'échecs électronique, de leurs déplacements aléatoires sur le fol échiquier.

Les références au jeu d'échecs sont nombreuses ; mais il est assez malaisé de typer les personnages sous leur forme échiquéenne.

Bien entendu, en tant qu'auteur je ne peux souscrire à cette version, en dépit de son originalité.

J'ai beaucoup aimé les notes retrouvées dans la baignoire. Elles sont particulièrement riches et intéressantes.

Si jamais Phixi en avait écrit d'autres je serai positivement ravi de les lire.

Écho n°162, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

Mise en abîme...

Crochetrain donne l'impression d'être à la fois juge et partie, dans et à l'extérieur de l'histoire. Le maître à jouer (un maître chanteur)...

Et donc, comme il est suggéré dès le début de cette 12e séquence où il est question de « concussion du sens », de « pré-requis », assistons-nous depuis le début à une imposture (c'est là toute l'ambiguïté du texte)...

Imposture consistant à donner à décrypter un texte déjà existant sous la forme d'enregistrements (les bandes magnétiques), enregistrements d'un récit surréaliste où « personnages et actions sont placées en fonctions d'allitérations vocaliques dont Morphe/forme est l'illustration »... (Écriture automatique chère à Breton et Soupault, sûrement)...

Crochetrain, tout comme Crevert, serait donc l'un des protagonistes du récit... De ce récit gigogne à double détente antagoniste, de structure binaire : une partie, à laquelle nous pourrions joindre les commentaires des lecteurs engagés en serait le garde-fou, la tentative (pour ne pas dire tentation) d'éclaircir, de donner du sens à ce qui ne peut, ou ne veut en avoir, et qui représenterait la seconde partie, la part « ténébreuse » du texte (l'ensemble formerait les deux faces, l'une obscure, l'autre

non, de l'antitexte, comme dans le yin et le yang, par exemple)... concrétisant ainsi le vieux rêve surréaliste ou carrollien : plus de contradictions entre « rêve et réalité », entre sens et non-sens...

Texte qui dès lors pourrait être assimilé à un gigantesque oxymore dont Charybde et Scylla seraient les principaux garants... en conclusion ce texte serait à la fois « écho du sens » et « son tombeau »... une forme d'« héautontimorouménos<sup>90</sup> »...

(Phixi est fou et vaniteux... son idée de « machine-auteur », empruntée à P.K Dick<sup>91</sup> est monstrueuse...)

Écho n°163, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

Excellente intervention.

Effectivement, dans cet épisode, Crochettrain prend de la distance par rapport à son rôle et ce qu'il en est dit ressemble plus à une fausse note. Si on introduit « maître chanteur », on retombe dans la musique, les sons les chants que nous avons déjà circonscrits dans un commentaire précédent.

Je pense, comme vous que l'ambiguïté du texte se trouve dans ces deux éclairages quasi-simultanés où, tout à coup, Crochettrain semble en savoir plus long que prévu.

C'est, tout simplement, parce que Crochettrain est l'auteur physique du récit. Résumons : Crochettrain et Crevert ont écrit ensemble un texte (quelque chose), puis Crevert a dérobé le texte à Crochettrain et a fait cavalier seul.

C'est donc le procès de Crevert.

Un peu compliqué ? Pourtant cette histoire est basée sur un fait réel et elle agit comme une catharsis. L'imposture est donc toute relative.

Les bandes magnétiques sont un moyen commode pour exécuter les manœuvres *wind* et *rewind*, manœuvres habituellement exclues d'un texte.

---

<sup>90</sup> *L'Héautontimorouménos* est un poème de la partie *Spleen et idéal* des *Fleurs du mal* de Charles Baudelaire. Le titre grec, qui signifie littéralement « bourreau de soi-même », reprend le titre d'une pièce du dramaturge latin Térence. Ce poème reflète un sentiment de solitude de l'auteur.

<sup>91</sup> Philip K. Dick est un auteur américain de romans, de nouvelles et d'essais de science-fiction. Son apport au genre est important et certaines de ses œuvres ont été adaptées au cinéma pour devenir des films culte : *Blade Runner*, *Total Recall*.

Breton et Soupault auraient-ils apprécié *Le Métapoly* ? Honnêtement j'en doute un peu, mais ce dont je suis sûr c'est qu'ils en auraient apprécié les commentaires.

Oui le texte est gigogne, mais le fait de le savoir ne nous avance pas à grand-chose dans sa lecture.

Il y a probablement deux faces, l'une intelligible et l'autre non, mais le prétexte reste très faible.

Je suis particulièrement heureux que « l'antitexte concrétisant ainsi le vieux rêve surréaliste ou carrollien : plus de contradictions entre « rêve et réalité », entre sens et non-sens... »

De même que la comparaison yin et yang me ravit.

Je n'ai pas bien compris le mot : « héautontimorouménos »... Peut-être est-ce un emprunt à la dualité fraternelle entre les personnages Horselover Fat et Philippe K Dick ?

Le feuilleton va s'arrêter bientôt, et je suis déjà triste par avance de ne plus lire vos interprétations.

Comme je vous l'ai déjà dit précédemment, je vous réserve la phrase finale qui clora le livre, les autres commentaires seront reportés au à la séquence précédente.

Phixi est fou, je vous crois sur parole.

Mais quelle belle folie !

Écho n°164, par Philippe Sarr :

Cher Georgie, Pour l'heautontimorouménos, oui, je le voyais comme cela, une sorte de dualité (Horselover Fat/K.Dick), voire plus, si on y ajoute l'association formée par l'un et l'autre (j'ai oublié le nom), mais aussi comme étant très caractéristique du texte lui-même... une profonde ambiguïté... son côté « écho » et « tombeau — ou bourreau — du sens »... comme si l'écriture, au fond, était ou représentait (toujours) quelque chose de (toujours) TRES particulier...

Écho n°165, par Freddy Simon :

J'ai lu et relu les commentaires. En long, en large et en travers.

Et... je dois bien... avouer... que... vous êtes un type bien.

Ne vous réjouissez pas trop vite, c'est surtout parce que j'ai discuté avec mon neveu (qui est fan de vous), et qu'il m'a proposé des arguments sympathiques que j'ai légèrement changé d'avis.

Je conçois maintenant que ce que je trouvais consternant est une fine plaisanterie. En tout cas votre texte plaît aux jeunes.

Vous devriez le publier dans une collection « loisirs-jeunesse ».

Écho n°166, par Georgie de Saint-Maur :

Je me sens bien seul quelquefois

Écho n°167, par Serge Hamels :

Alors le feuilleton va finir ? C'est dommage !

Quoique, on a bien fait le tour avec tous les commentaires (surtout ceux de Freddy Simon), alors je me dis que comme ça, en l'état, le feuilleton est parfait.

Je me demande bien, d'ailleurs, comment ça va finir.

Ici, les personnages en sont à faire des citations d'eux-mêmes, je pense.

Oui, il est temps pour eux de rentrer dans leur boîte à jouets.

En tout cas, vous m'avez bien fait marrer.

Le *Métapoly* deviendra un grand classique, dans le genre originalité.

Écho n°168, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Merci beaucoup. Vos messages ont toujours été bienveillants et lucides.

C'est vrai que le feuilleton se termine. Mercredi il restera trois épisodes.

Mais comme vous le dites si bien, le prolonger ne serait que reprise.

Je suis particulièrement content d'avoir réussi à obtenir des commentaires. En plus, ceux-ci étaient géniaux.

Je ne sais pas si *Métapoly* sera publié un jour chez « loisirs jeunesse », mais moi je me suis régalé.

Écho n°169, par Serge Cazenave-Sarkis :

Cher Georgie,

C'est fou... On frappe à la porte ! Tout excité on ouvre, et c'est l'ami, mais pas celui que l'on attendait qui se présente — « J'ai apporté le dessert !... » Ah ! Si seulement de temps en temps on avait le courage de lui foutre sur la gueule, son dessert !...

Je reviens de la maison de retraite où j'ai réussi à fourguer mes vieux parents... Comme je les déteste, pour en finir, je leur ai lu votre « Métapoly ». Votre histoire les a mis dans une forme !... Mais une forme !!! Il a fallu que je la leur relise trois fois de suite... Et tenez-vous bien, ils m'ont tout expliqué. Jusqu'au dénouement !... Ils ont même voulu rentrer à la maison !...

Bon, je sais, tout ça à peu de chose à voir avec votre histoire...

Sinon, que pas poli pour pas poli, raconter ma vie en lieu et place de la vôtre : ça ! Oui, ça, ça n'est pas poli du tout !

Cher Georgie, tout est bon pour percer votre mystérieuse histoire...

Que peut-on faire d'autre si l'on ne veut pas passer pour des crétins !...

Pardonnez-moi.

Écho n°170, par Georgie de Saint-Maur :

Dans son essai *Le Métapoly chausse-trappe*, Elise Pirsoul met en lumière une lutte des classes.

Crochetrain est noble, élégant et racé, tandis que Crevert est roturier, nabot et velu.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que Crevert ait dérobé le manuscrit de Crochetrain pour le publier sous son nom.

Il lui a volé son intrigue et jusqu'au nom de ses personnages (comme Oxydus, par exemple).

Crevert est un petit salopin.

Ceci devait être dit.

Pirsoul nous assomme ensuite avec ses souvenirs de voyage.

A lire...

Écho n°171, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

« Métopoly » est l'histoire d'un plagiat, d'un affrontement ludique (en apparence).

Crochetrain, l'auteur physique du texte, s'est vu voler son manuscrit par un certain Crevert. Juste pour la gloire ?

Ou pour séduire Psychœ (idéal féminin) ? Sans doute les deux !

Question : qui est le père fétiche ?

Un allié de Crochetrain, le père de ce dernier.

Mais aussi celui de Crevert, enfant illégitime (un bâtard) conçu avec Psychæ, stigmatisé et banni pour cette raison... Crevert, pour se venger et faire valoir la place qui, selon lui, lui revient de droit, est prêt à tout.

Mais pourquoi, et dans quel but ?

Le texte fonctionne, se comporte comme une sorte de couple infernal dont le moteur serait le « conflit ».

On ne sait jamais d'où vient le vent.

Qui a tort et qui a raison.

Le propre même de l'antitexte que de « tanguer » d'un bord, l'autre. Un côté Caïn et Abel (l'impossible histoire d'amour !).

Un non-sens, comme lorsque deux amants, bien que s'aimant ardemment, se déchirent.

D'un côté, le texte et ses contraintes narratives, de l'autre, son « anti »... La raison et la passion...

Entre eux deux, comme entre Charybde et Scylla, une forêt, ou une mer infinie avec son lot d'incertitudes.

Une mer où tout devient possible, donc ambigu : l'Écholapsus ! Faudrait-il voir dans ce dernier une allégorie du sens qui se perd (fétiche!), et s'étirole, « fuit » (cela rappellerait l'image du *Métopoly* fuyant à travers de désertiques contrées — politique de la terre brûlée — d'un *Métopoly* fuyant ses « pour » et « contre » suiveurs), pour échapper aux griffes du pygargue ?



Peut-être ! Mais rien n'est moins sûr ! (Ne jamais s'emballer avec le *Métapoly* !). Si on devait le comparer (le texte) à une danse, je le comparerais volontiers à un tango (fermé, ouvert ?) dans lequel les deux partenaires passent leur temps à se perdre et à se retrouver.

Tout comme le sens du texte.

Tout comme les personnages qui rôdent autour comme de singuliers fantômes. Crochettrain a écrit un texte dont il a également conçu le plan et la partition. Ce dernier a été dérobé. Puis falsifié.

C'est à cette falsification « organisée » que l'on assiste. A la perte (de sens), et à son détournement. Mais aussi à une tentative de récupération (celle du manuscrit) par Crochettrain, son véritable auteur.

En simultané.

Le rôle des commentaires ? Déjouer la supercherie.

Le lecteur ? Assiste et fait le procès d'une imposture. Tente de rattraper au lasso de sa plume le sens qui, lui, fuit! Au propre comme au figuré.

Et tout le monde joue.

Comme au théâtre... (L'échiquier figurant la « scène »...)

Écho n°172, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

C'est tout à fait exact, Crevert a utilisé la partie rédigée par Crochettrain, en faisant croire qu'elle était de lui !

Juste pour la gloire ? Non. Tout simplement pour que le roman soit publié/Sans doute a-t-il séduit sa Psychœ personnelle et s'est-il installé à Spa.

Qui est le père fétiche ? Bonne question. Excellente question.

Mais pas facile d'y répondre de façon simple.

J'aurais tendance à dire : c'est vous !

Le père/le frère de Crochettrain ? Comme Jacouille est le frère de Jacquart dans *Les Visiteurs* ?

Un ami/l'éditeur de Crevert ?

Crochettrain revenu régler ses comptes dans le passé ?

Toutes ces facettes sont plausibles.

Une chose est sûre Crochettrain est une victime.

Dans quel but ? La réhabilitation dans un premier élan et le pardon dans un deuxième. La fin nous apprendra que c'est Crochettrain qui gagne.

Merveilleuse comparaison que le Tango, vous êtes très subtil !

Les femmes jouent un rôle dans cette amitié brisée. Peut-être la femme de Crochettrain n'aimait-elle pas Crevert ? Ou l'inverse ?

Crevert et Crochettrain se déchirent à propos de la paternité d'un texte qu'ils ont écrit ensemble.

Mais le texte que Crochettrain oppose à Crevert est un antitexte, bien meilleur que ce que l'autre a publié sous son nom.

L'écholapsus vous intéresse, il est la voix de la sagesse qui se moque de l'ancien texte (idiot), et de ses tares.

Il est une allégorie. Vous avez mille fois raison.

Je suis déçu par l'écholapsus. J'aurais pu m'en servir mieux. Mais je fatigue...  
Ce texte a 44 ans !

C'est effectivement une torsion, un détournement du texte initial. Une vengeance !

Vos analyses sont superbes.

La vérité va éclater. Elle ne servira pas à grand-chose, tout le monde est mort.

Il faut redire le nom !

Et, tout le monde joue.

Comme au théâtre... Bravo mille fois.

Écho n°173, par Freddy Simon :

Depuis que l'on m'a expliqué, je comprends tout !

Je trouve le texte très bien écrit, et fort drôle.

Je l'ai relu, une fois de plus, avec cette nouvelle optique, rien que pour le plaisir de rire et de bien apprécier.

J'espère que vous me trouvez intelligent.

Cordialement.

Écho n°174, par Serge Hamels :

« Je ne comprends rien, mais alors là, absolument rien à ce que tu me racontes, Crevert, et toute cette histoire commence à m’embêter sérieusement. »

Voilà que les personnages eux-mêmes déclarent qu’ils ne comprennent rien à l’histoire, à présent ?

C’est très fort ! J’apprécie.

Ce serait donc l’histoire d’un plagiat (je me régale des commentaires de Philippe Sarr), mais alors j’ai bien l’impression qu’on ne retrouvera jamais l’original, non ?

Pour terminer j’aimerais dire à monsieur Simon que je le trouve intelligent.

Écho n°175, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Freddy,

Vous avez viré lof pour lof !

Je suis, bien entendu, flatté que vous relisiez, une fois de plus, *Métapoly*, rien que pour le plaisir.

Je pense que ce qui me ferait encore plus de plaisir, c’est que vous jetiez votre dévolu sur un autre texte. Ce n’est pas ce qui manque à l’Abat-Jour.

J’ai l’impression que cette frénésie ne vous vaudra rien de bon. Qu’en pense votre neveu ? Il m’a l’air de bon conseil.

Écho n°176, par Freddy Simon :

Mon neveu et moi nous connaissons, bien sûr, ce texte par cœur. Des fois nous nous balançons des répliques pour rigoler (notamment « comment est cette pièce ? » qui revient souvent ou encore « le plan, passe-le-moi »).

Ma femme me trouve ridicule. J’ai eu quelques prises de bec avec elle à propos de votre texte. Elle ne comprend rien, la pauvre.

En ce moment, je suis en train de tout relire A L’ENVERS.

Ça je pense que personne ne l’avait encore fait.

Mon neveu jubile. Une grande complicité s’est installée entre nous.

Écho n°177, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Freddy,

Je n'aurais pas parié ma selle contre des haricots que cette expérience trouverait des adeptes.

Je suis très fier de tous les commentaires, car ils prouvent qu'on a lu mon texte.

Merci à tous mes lecteurs pour ces belles interventions.

Quant à vous, je vous dis : ovarb !

Écho n°178, par René Debanterlé :

Auteur : H.F. Georgie.

Titre : La première partie

Année : 1974

Ce *roman* a fait (ou aurait dû faire) partie de la sélection pour le concours de la bibliothèque nationale l'Albertine<sup>92</sup>.

On a beaucoup parlé de ce livre, à l'époque, parce qu'on pensait qu'il avait été réellement écrit par un malade mental.

Rangé pendant quelques temps parmi les excentriques volontaires, à cause de sa mécanique essentiellement liée au langage, c'est un comique de répétition, dont témoigne, par excellence, l'aspect psittacien du discours de l'écholapsus.

On perd définitivement sa trace aux alentours de 1991.

Écho n°179, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

Quelques mots sur le découpage du texte : apparemment divisé en trois parties composées de séquences, chaque partie portant un titre en grec (du grec

---

<sup>92</sup> La Bibliothèque royale de Belgique, surnommée Bibliothèque royale Albert I<sup>er</sup>, l'Albertine ou la Royale, est la bibliothèque scientifique nationale de l'État fédéral belge. Elle se situe à Bruxelles, au Mont des Arts, dans le quartier royal. Elle compte actuellement plus de 6 millions de volumes, soit 150 km de rayonnages répartis sur 17 étages. Elle gère un patrimoine culturel important, acquiert, notamment par dépôt légal, et gère les publications parues en Belgique et celles des auteurs belges parues à l'étranger.

« antique ») ? Par ailleurs, les références à Oedipe, à Sophocle, visiblement, m'intriguent... Œdipe, le choix, l'ambiguïté même, le carrefour, enfin bref...

Si l'on devait résumer (une fois de plus et maintenant que les « explications » abondent comme les couches superposées d'un mille-feuille), que savons-nous depuis le début de ce titanesque feuilleton ?

Que Crevert, donc, s'est « rendu à Combes-la-Buse 20 ans plus tard à bord d'un convoi express officiel », qu'il aime le vin, qu'il sent mauvais, qu'il vient de lointaines régions, fume la pipe...

Et que Crochettrain, étrangleur (de mots ?), danseur de claquettes, et le père fétiche, le recherchent activement... que ces derniers sont en possession de « bandes magnétiques » (le texte écrit par Crevert ?) qui leur permettent de suivre ce dernier à la trace, mais ailleurs, dans une autre temporalité, de l'autre côté du miroir... et qu'ils ont donc fini par l'y localiser (à l'hôtel Œdipe)...

En fait, seul Crochettrain a franchi le miroir, le buvard où se perdent les mots encrés, pour tenter l'impossible, mettre la main sur celui dont on suppose qu'il a *éhontément* trahi, qu'il s'est enfui avec son précieux butin, un texte écrit au cours d'un atelier d'écriture, le Métapoly ?, dont il n'avait été que le co-auteur... Vingt ans plus tôt...

De l'autre côté du miroir ?

Du côté donc de Combes-la-Buse, là où semble l'attendre Psychæ — un amour de jeunesse ? Crevert profite de sa longue fuite en avant alors pour s'approprier un texte, du moins sa pauvre « réplique » pour assouvir sa soif de célébrité. En se l'appropriant (en cela il se comporterait comme un « fantôme paradisiaque »), il le déforme, le travestit au point de faire passer Crochettrain pour un piteux faire-valoir, un joueur de seconde magnitude dont la plume chétive manque cruellement de force, de vigueur et de « procédé » (Crevert est un joueur rusé bien que manquant d'humour, paroles apocryphes que je serais tenté d'attribuer à Crochettrain !), pervertir le réel (Crevert l'ex-alchimiste !) à coup de « fausses annonces ». Comme de faire endosser à Crochettrain et à son corps défendant l'habit vert de l'érudite, Crochettrain qui lui se rêve en joueur et en jouisseur (uriner sur le jeu du

Métapoly ne revient-il pas à se jouer des codes et des conventions... ou bien se manifesterait-il en lui quelque élan présocratique ?)...

Qu'à cela ne tienne, Crochettrain est un battant et parvient à ses fins, en tout cas provisoirement (dans l'une des cellules du « jeu »)...

Il a franchi les « portes magnétiques » (nouvelles références à Magritte), celles qui ouvrent le passage derrière le miroir, là où il n'y a plus ni haut ni bas... La conférence selon Crevert, revue et corrigée par lui, est une « réplique » abusive et mensongère d'une conférence qui a déjà eu lieu (il y a vingt ans ?), dans un palais des congrès acquis à la cause de Crochettrain.

Intolérable pour Crevert.

Vengeance. Les masques tombent. Le public applaudit. Les explications foisonnent et, Crochettrain riposte. Sévèrement. Il n'est plus question de Beauté. Seule la victoire est belle. Mais Crevert veille, plane sur l'antitexte comme une ombre fourbe et malveillante.

Est-il contraint par celui qui pourrait être son pire ennemi (l'ami salami !) de révéler ce qu'il sait du *Métapoly* (d'éventuelles nouvelles tactiques de Métapoly !), il se défile, ment, ruse à nouveau.

Crevert est du côté du texte, des choses qui « sont appelées à devenir de plus en plus intelligibles », quand Crochettrain est du côté (de l'ombre ?) de ce qui ne veut être lu ou vu !

En cela, ne sommes nous pas finalement, nous, lecteurs, commentateurs, des pro-Crevert et par conséquent des anti-Crochettrain ?

Écho n°180, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

Nous sommes arrivés à l'avant-dernière séquence.

La fin de la ruse (mètis).

Oui, il y avait trois suites : Griphos, balkis et mètis.

Nous avons (vous avez) très bien analysé les deux premières, et vous proposez, aujourd'hui, une interprétation plus pragmatique.

Œdipe est nommément cité pour son complexe. Il tue son père. Le père préféré ! En a-t-il d'autres ? Mais alors il n'aurait pas couché avec Psychœ/Psychæ.

Il n'aurait pas couché du tout.

Œdipe est puceau !

C'est le cas de nos amis Crochettrain et Crevert. Ils sont très jeunes et fort jouettes. Pourtant, un véritable adulte va intervenir dans cette petite courette : l'éditeur !

Il rencontre Crevert, qui lui soumet le texte, et l'édite.

Crevert a donné tout le travail, en ce compris les trouvailles de Crochettrain : l'intrigue, le nom des personnages, les notes, l'écholapsus, le Métapoly, et cætera.

Crochettrain n'est pas au courant. Même lorsque le livre paraît, il est toujours dans l'ignorance.

Ce n'est que des années plus tard que *Métapoly*, enfin écrit, est accusé de plagiat ! (un comble).

Et c'est justement à «Comble je t'abuse » que Crevert a été édité.

Crochettrain traverse le miroir de l'amitié, de son bagage intellectuel et de tous les livres qu'il a lus. Il va écraser ce nabot...

Il va écrire un livre dont chaque mot sera extrait d'un des livres qu'il a lus ! C'est à ce moment là qu'il devient étrangleur de mots (belle formule, bravo). Crochettrain a enfin couché avec Psychœ et s'est affranchi de son enfance.

C'est toute l'allégorie de l'ambrosie boiteuse qui est contrecarrée par la pipe de René Magritte. « Ceci n'est pas une pipe », Crochettrain a bel et bien couché avec Psychœ (Oxydus), et commencé à vieillir.

Sa vengeance sera à la hauteur du crime.

Il confectionne *Métapoly* pendant 44 ans, avant de l'éditer aux éditions de l'Abat-Jour et soumet chaque épisode à la perspicacité des commentateurs. Ces derniers dépassent bientôt (de très loin) la trame du texte et en font un bouquet de feux d'artifices.

Bravo.

Même si les lecteurs sont pro-Crevert (évidemment), même si Crochettrain a été présenté comme un faire-valoir, les commentateurs lui ont rendu fierté et dignité, c'est pour cela qu'il...

(Si vous désirez poursuivre cet entretien, veuillez reformuler un commentaire)

Écho n°181, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

l'idée d'un livre (merci pour votre réponse « express » !) dont chaque mot serait extrait d'un des livres (qu'il a) lus édité à L'Abat-Jour ? Un livre total, « absolu », où les « langues » se mêlent (Babel...?)... Traverser le miroir de l'amitié (ici d'une amitié déçue et trahie), plus particulièrement de son bagage intellectuel, des livres lus, n'est-ce pas une forme d'affranchissement ? Une manière d'honorer sa dette envers ceux, morts pour la plupart, qui nous ont « élevés » (ces autres pères...)...

Crochettrain réhabilité... Aucun doute.

La ruse, l'intelligence (celles d'un Faust<sup>93</sup> roublard), lorsque mal exploitées, sont de bien piètres alliés. *Métapoly*, un « conte moraliste » ?

Breton, Soupault (leurs « champs magnétiques »), Carroll, Beckett, Vian, Blavier, Magritte, Duchamp, sont donc ces autres pères-lus, puis personnifiés, ceux dont les mots franchissent le miroir dans l'autre sens cette fois (l'histoire lue n'est pas celle que l'on croit !), inondent et fondent en partie, l'antitexte, briques après briques. Ne reste plus qu'à rendre celui-ci « public ». Qu'à trouver un éditeur prêt à redresser le « tort » ! A laver l'affront... pour que le pari soit gagné.

Faire que *Métapoly* passe à la postérité. Tout comme son auteur.

L'antitexte devient alors « texte en face de... », Plus puissant.

Et rien ne présage de ce que sera la réaction de Crevert/Crevette une fois l'antitexte publié « contre » l'autre... texte, quasiment peau à peau...

On peut imaginer : tragique enlèvement par un pygargue à la plume féroce et vengeresse, un séjour en Enfer au milieu des Furies... Une castration !

---

<sup>93</sup> Le docteur Faust est le héros d'un conte populaire allemand relatant le destin d'un savant qui contracte un pacte avec le Diable.



Comme rien ne présage non plus de ce que sera la réaction de Crochettrain une fois lavé l'affront, une fois ventilé son besoin de vengeance et de consolation. J'aime cette image : Crevert et Crochettrain devraient au final apparaître comme les deux véritables gagnants de ce jeu tragique, un jeu où tous les coups, et pas les moindre, sont permis. Ou chacun peut agir à sa guise... En ce sens que l'histoire, celle de ce récit gigogne donc, devrait nous faire retenir deux noms — Crochettrain/Crevert, le « Beau », le « na... beau », non plus unis par une amitié indéfectible, mais « configurés » dans un terrifiant face-à-face (les deux côtés d'une même pièce)...

On pourrait les imaginer ainsi, dans cette posture, tels deux frères siamois, pour l'éternité. Charybde et Scylla... Le Yin et le Yang... etc. Deux âmes inconciliables et pourtant indispensables l'une avec et contre l'autre...

Comme dans toute bonne tragédie...

Comme dans toute utopie (qui cache toujours son « envers » du décor...)...

Écho n°182, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Philippe,

Cette idée du livre rempli des mots des autres est belle. Mais c'est aussi la tentation un peu déshonorante du dictionnaire.

Les passages des mots à travers le cerveau des pères lus, comme *through the looking-glass*<sup>94</sup> d'Alice est une belle idée aussi.

Tous ceux qui nous ont élevés (avec une finesse dans le mot), tous ceux qui nous ont ressuscités. Une grande dette, vraiment.

Le texte de Crochettrain réhabilité... Sans aucun doute.

Mais *Métapoly* n'est pas moraliste.

L'antitexte vole, brique après brique, les grands-pères lus, pour en faire des pères perdus.

A présent vous avez entièrement raison. Vous avez dénudé ce texte avec patience et opiniâtreté. Nous sommes descendus, ensemble, dans ses strates les plus intimes, pour arriver enfin à toute la trame anecdotique.

---

<sup>94</sup> De l'autre côté du miroir.

Nous avons donné aux mots « Crochettrain » et « Crevert » une carrure, une dynamique, une volonté.

Aucun commentateur n'avait été aussi loin.

Trouver l'éditeur, passer à la postérité et, enfin se voir reconnu ? Comme c'est tentant. La dernière séquence va nous apprendre ce qu'il en est.

Seront-nous dans la tragédie ou dans la comédie ?

Je vous félicite pour votre parcours sans faute.

Un parcours très impressionnant.

Je crois que bientôt sonnera l'hallali !

Écho n°183, par Jennifer :

Je vous avais bien dit que mon ami René Debanterlé trouverait tout de suite de quel bouquin il s'agissait.

Ça s'appelait *La première partie* ? Vivement la suite alors...

Écho n°184, par Serge Hamels :

Ainsi, le texte se présentait comme une sorte de devinette... Et il y avait bien une réponse.

Mais alors l'antitexte, celui qui ne voulait pas être lu, on peut dire qu'il a perdu ?

Qu'il y avait bel et bien une histoire à lire et à comprendre ?

Depuis le début, j'ai peur que ça finisse.

A présent Philippe Sarr (surtout lui, il faut bien le dire) a pelé toutes les couches de l'oignon. Nous réalisons qu'il s'agit bien d'un roman, avec des personnages, des motivations, des dates (1978 ?), que dire de plus ? C'était rudement bien caché.

Je crois que sans les commentaires, j'aurais mis beaucoup de temps à comprendre cette histoire de plagiat. Pauvre Crochettrain.

Mais alors, que vient foutre le père fétiche dans cette histoire ?

Qui est-il ?

Écho n°185, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Serge,

Vous avez rarement été aussi abrupt.

Oui *Métapoly* est une devinette, mais nous n'étions pas forcés d'aller si loin dans le détail.

Qu'importe que Crochetrain ait fait ceci ou Crevert fait cela.

La véritable devinette restera précisément et pour toujours « qui est le père fétiche ? » Et surtout « que vient-il faire dans cette histoire ? »

Et à cela, on n'est pas prêt de répondre.

Vous avez été un lecteur franc et direct. J'ai très souvent apprécié vos interventions.

Je sais que vous avez aimé cet antitexte et cette expérience hors du commun et je vous en remercie.

Écho n°186, par Freddy Simon :

Freddy Simon dit INUTILE.

Pas besoin de nous expliquer plus avant ce qui compose la base de cette histoire. Ça ne sert à rien. Ceux qui n'ont toujours pas compris à ce stade, ne comprendront jamais.

Moi, je vais tel un apôtre, répandre la bonne parole.

Mon neveu et moi, nous allons traduire ce texte en morse.

Cordialement.

Écho n°187, par Georgie de Saint-Maur :

Cher Freddy,

il y a toujours une petite part de déception lorsqu'on dévoile le pot aux roses.

Vous avez été un lecteur étonnant et plein d'inventivité.

Je vous félicite pour votre traduction en morse qui sera bien pratique.

Merci.

Dernier écho, par Philippe Sarr :

Cher Georgie,

Livrer un commentaire (éclairant) sur la « dernière séquence », elle-même censée nous abreuver de rondes explications (le père fétiche, un père fétiche qui joue des coudes depuis le début... on pourrait imaginer une « porte », celle du sens, s'ouvrant et se refermant, donnant et reprenant...), est plus qu'une gageure. Se prendre les pieds dans le tapis, se retrouver égaré dans une sorte d'escalier carrollien sans boussole ni GPS, ou comme Crochettrain, bégayant (comme si le « Métapoly » n'était qu'un immense et somptueux bégaiement, celui d'un texte **librement** énigmatique qui, on l'aura compris, ne peut, ou ne veut se donner, ou se livrer, puisqu'il est question de « lecture », que « tel qu'il est » ou « tel qu'il veut être », sans phare !)... Voilà le risque.

Un risque que je prends volontiers.

À cet égard, la première phrase de la séquence 15 (*La déontologie*) est trompeuse. À double titre. (Le rêve « moritzien » !) Un, *le soleil inonde le mur* (celui qui, tout en même temps, unit et sépare), *d'une lumière d'or reconfortante*, sans que l'on y voit mieux pour autant.

Manquerait-il les ombres, celles sans lesquelles (effet de contraste) il ne saurait y avoir de lumière? Patientons !

Les voici (les ombres) qui apparaissent, à peine masquées par un nuage de poussières, dans l'allée *référéncée à la cellule KB-8*, avec le père fétiche... Enfin, il règne, nous dit-on, une ambiance paisible (« repos du guerrier », celui de héros fatigués par de longues luttes intestines qu'apaise la lyre apollinienne...), quand Crevert, l'ombre-Crevert, après celle du père fétiche, vient plomber (cette ambiance) avec la soudaineté de l'éclair. Celui qui embrase tout.

De Crevert, il ne reste alors qu'un vague souvenir.

Un souvenir qui sent la sueur et sonne aussi creux qu'un tambourin cloué par une chaleur expresse, celle d'un convoi « officiel », je serais tenté de dire un « con voyeur de fond » !

Mais le Temps n'est que mirage.

Un mirage parfois sulfureux traînant derrière lui une écume douloureuse. Celle d'un crépuscule sentant le soufre où seule l'absence de règles prévaut. La rage de vaincre ! À tout prix.

Est-il question de « bouquin », de quel étrange « bouquin » peut-il donc bien s'agir ? De « règles », pourquoi est-il soudain question de « déontologie », d'éthique, et de morale ?

Parce que, comme le préconisait Aristote<sup>95</sup> (« Éthique à Nicomaque »), le « Bien », la « Vertu », sont des valeurs suprêmes ?

Des dispositions « volontairement acquises » (celles d'un « homme réfléchi ») ?

Crochetrain en serait-il donc, alors ?

Aurait-il atteint cet objectif valeureux, « fin de toute vie » (avoir un comportement moral sans faille et adapté à n'importe quelle situation) qui fait qu'en bon joueur de Métapoly électronique qu'il est (la boucle est bouclée, c'est le retour à la source — *Crevert*, titre de la première séquence !), il ne **peut** poursuivre ni encore moins achever la partie, cela parce qu'il sait cette dernière gagnée d'avance ?

Mais l'antitexte n'a que faire de nos explications.

On nous avait prévenus.

À la fois « « écho du sens » et son « tombeau », l'antitexte est *nonsense*.  
« Volontairement inachevé. »

Déontologiquement parfait.

---

<sup>95</sup> Aristote est un philosophe grec considéré comme l'inventeur de la logique. Il élaborait une théorie du jugement prédicatif, systématisa l'usage des syllogismes et décrivit les rouages des sophismes.